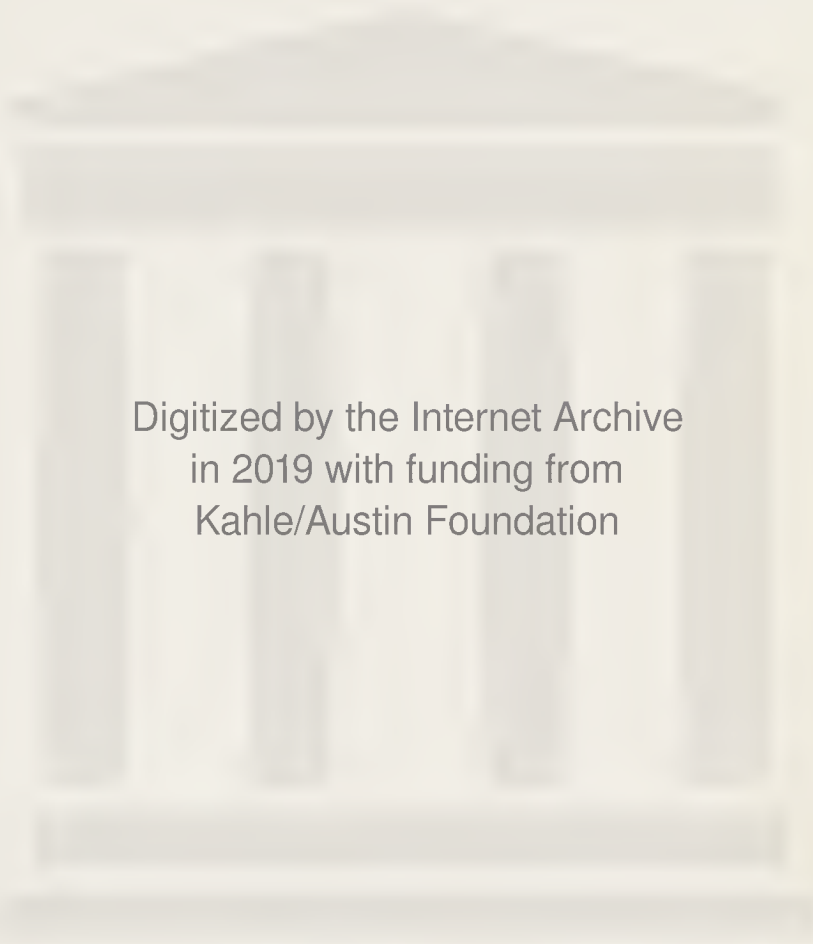


F
5062.5
.L431

NUNC COGNOSCO EX PARTE



THOMAS J. BATA LIBRARY
TRENT UNIVERSITY

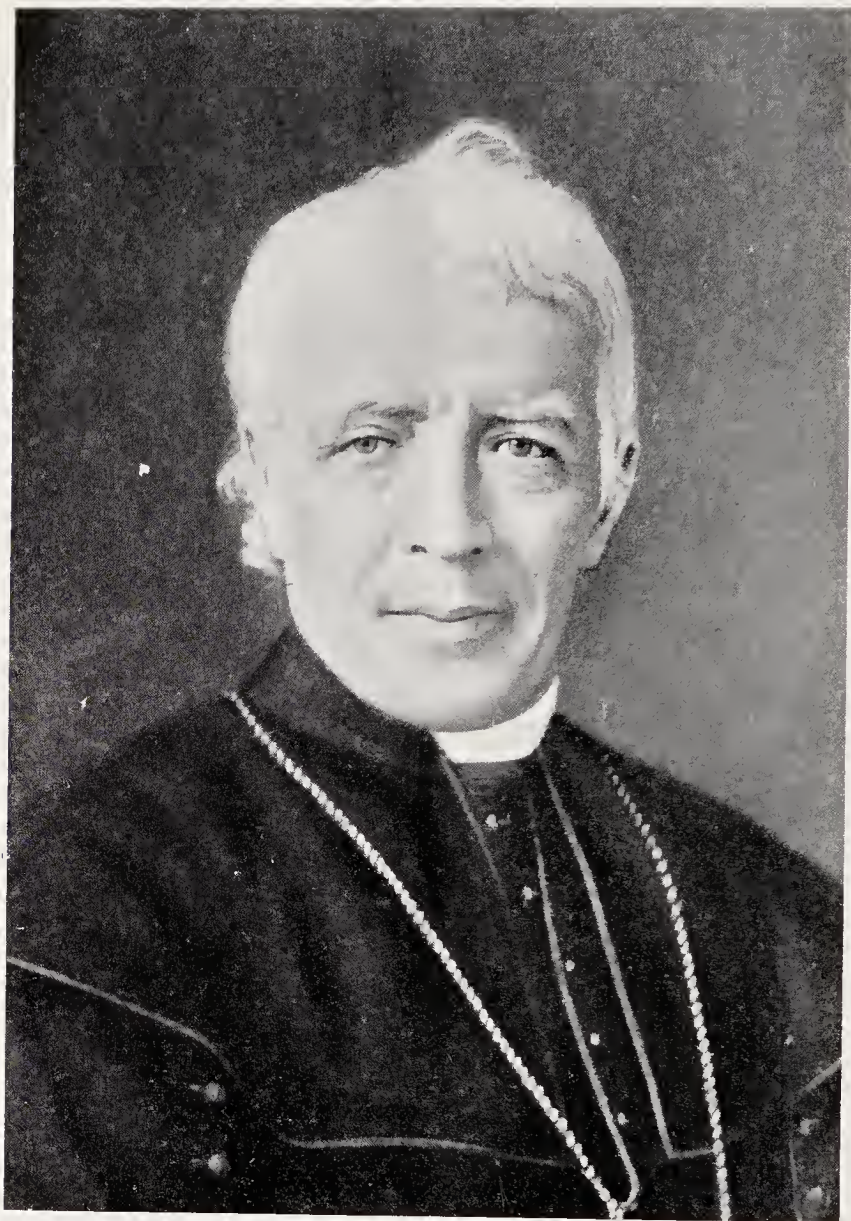


Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

Les
Missions modernes
de la Compagnie de Jésus

AU CANADA

(1842-1924)



MGR IGNACE BOURGET

Deuxième évêque de Montréal

dont l'*Appel aux Jésuites*, en 1841, détermina, l'année suivante,
le retour de la Compagnie de Jésus au Canada

R. P. LECOMPTE, S

266.71

Le mi

Les
Missions modernes
de la Compagnie de Jésus
AU CANADA

(1842-1924)

Avec carte et illustrations



MONTRÉAL
IMPRIMERIE DU MESSAGER
1300, rue Bordeaux, 1300

1925

SCOLASTICAE

No. 427

SANT-GABRIEL

Imprimi potest:

Louis BONCOMPAIN, S. J.

Praep. Prov. Can. Inf.

Nihil obstat:

Canon. Aemilius CHARTIER

Censor librorum

Marianopoli, 30a Ianuarii 1925

Imprimatur:

† GEORGES, Arch. de Tarona

Adm. Apost.

Le 30 janvier 1925

PRÉFACE

CE travail fait pendant à l'opuscule intitulé: Les anciennes Missions de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France, 1611-1800.

Le motif qui l'a fait naître est le même, à savoir, le désir exprimé par Rome de voir les Missions, représentées à la grande Exposition Vaticane, offrir aux visiteurs un bref exposé de leur histoire.

Les missions de la Compagnie de Jésus au Canada se divisent naturellement en deux parties, les anciennes et les nouvelles: celles-là depuis son arrivée dans la Nouvelle-France jusqu'à l'année 1800; celles-ci depuis l'année de son retour, 1842, jusqu'à nos jours. Les deux opuscules, se partageant dans ce sens la besogne, tracent donc à larges traits le double tableau des travaux de la Compagnie parmi nos peuplades indiennes.

Cette vue peut inspirer à plus d'une âme jeune et généreuse le désir de prendre rang un jour parmi les hérauts de l'Évangile. Chez tous elle fera monter du cœur aux lèvres une prière ardente pour le succès d'une œuvre si chère au très aimant Rédempteur du monde.

Édouard LECOMPTE, S. J.

NOTE. — On trouvera à la fin de cet opuscule une bibliographie indiquant les sources où le lecteur pourra puiser de plus amples renseignements.

Les Missions modernes

de la Compagnie de Jésus

AU CANADA

(1842 - 1924)

CHAPITRE PREMIER

APERÇU GÉNÉRAL DES MISSIONS

Les missions sauvages actuelles du Canada confiées à la Compagnie de Jésus, sans revêtir l'aspect héroïque de ses anciennes missions, présentent néanmoins au zèle du missionnaire un aliment assez riche pour qu'il y doive exercer les plus belles qualités de son intelligence et de son cœur.

Le territoire qui les renferme n'a plus l'immensité d'autrefois: il a été amputé de toutes les régions des provinces maritimes, du golfe, des deux rives du Saint-Laurent et des États-Unis de l'est et du centre. De sorte que, à part la réserve iroquoise de Caughnawaga, aux portes de Montréal, c'est l'Ontario qui détient présentement les missions canadiennes de la Compagnie de Jésus.

Elles s'échelonnent autour de la baie Georgienne, remontent la rivière des Français jusqu'au lac Nipissing, forment des îlots le long du chemin de fer Pacifique Canadien, couvrent la grande Ile Manitouline, constellent les rives du Chenal du Nord, de la rivière Sainte-Marie et de la partie orientale du lac Supérieur, remontent

les vastes espaces de l'Ontario-Nord jusqu'à la rivière Albany, pour redescendre vers le lac Nipigon et s'arrêter à l'extrémité occidentale du lac Supérieur. Bien que délimité de la sorte, ce territoire n'est pourtant point une simple enclave: il se déploie sur une superficie de 85,000 milles carrés, soit un peu moins du quart de la province ontarienne, presque la moitié de la France, et beaucoup plus que la moitié de l'Italie.

L'Ontario possède au delà de 29,000 Indiens, appartenant aux deux grandes races algonquine et huronne-iroquoise. Les Iroquois, au nombre de 11,000, — dont 10,000 protestants et 1,000 païens — forment un bloc quasi impénétrable entre les lacs Huron, Érié, Ontario et Simcoe. Les autres sont tous de la famille algonquine. Au nord et à l'ouest (Témiscamingue, lac des Bois, baie James et baie d'Hudson), les PP. Oblats desservent des Montagnais, des Cris et des Muskégons.

Les missions des Jésuites, sur le territoire indiqué plus haut, contiennent quelques Muskégons au nord, au centre un bon nombre d'Outaouais, mais surtout des Odjibwés ou Sauteux. On pourrait les évaluer à près de 9,000 âmes, dont 7,600 catholiques, 1,210 protestants et 130 païens. Nombre restreint de gerbes, il est vrai, dans le vaste champ du père de famille — ce qui du reste est le fait de toutes les missions sauvages de l'Amérique du nord — mais ces gerbes sont déjà mûres pour la moisson, *albae sunt iam ad messem*, elles n'attendent que la main du missionnaire pour être engrangées dans les parvis célestes.

L'éparpillement des missions indiennes constitue l'un des obstacles à leur prompt et pleine évangélisation. Beaucoup d'entre elles sont à de grandes distances les unes des autres: de là une perte de temps considérable pour les atteindre, des embarras et des fatigues pour le missionnaire, la nécessité pour lui de ne demeurer que

peu de jours à chaque poste, afin de pouvoir les visiter toutes en temps convenable.

Sans doute, de nos jours, les chemins de fer apportent aux missionnaires un secours que nos anciens ne connaissaient point. Mais encore ce secours est-il assez précaire et ne couvre souvent que de faibles distances. Les longs parcours de 200, 400 et jusqu'à 700 milles se



LE VÉHICULE DE NOS MISSIONNAIRES EN HIVER

font aux dépens des jambes du missionnaire, en hiver sur ses raquettes battant la route à ses chiens, couchant à la belle étoile, avec des froids à pierre fendre; aux dépens de ses bras en été pour manier la rame ou l'aviron, sous les feux plongeants du soleil, parmi des nuages de mouches noires et de maringouins.

Ces peines fréquentes de chaque mois, de chaque jour, l'apôtre les offre généreusement à Dieu pour le bien des âmes qu'il recherche, comme le chasseur la proie convoitée, *venator animarum*. Il en est de plus grandes. L'une d'elles est la langue indienne: l'iroquois pour Caughnawaga, l'odjibwé pour les missions de l'Ontario; deux langues absolument étrangères l'une à l'autre, toutes deux étrangement difficiles et qui requièrent une longue

étude préalable, poussée ensuite plus à fond au milieu de la pratique du saint ministère. — L'odjibwé, pour le dire en passant, a trouvé dans l'abbé Belcourt, le P. du Ranquet et surtout Mgr Baraga, ses trois maîtres incontestés. Leurs successeurs se sont nourris de leur moelle. — Il n'est de succès auprès des sauvages que si l'on sait bien leur langue. Hors de là, c'est du tâtonnement, des pertes de temps, de fausses manœuvres et, qui plus est, le danger de compromettre un prestige nécessaire. Les véritables ouvriers de l'Évangile se sont toujours montrés d'opiniâtres étudiants de l'idiome de leurs ouailles. C'est la pierre de touche du zèle apostolique le plus pur.

Une autre difficulté de l'œuvre des missions est le caractère du sauvage.

On a dit et redit que le sauvage est un enfant. Il l'est en effet, du berceau à la tombe: point d'époques dans sa vie, point d'années, point de jours où on ne puisse dire de lui: *Quel enfant!*

De l'enfant il a la faiblesse de l'intelligence, plus encore celle de la volonté, il a l'inconstance et surtout l'imprévoyance. Chez lui, l'intelligence cède à l'imagination, la volonté à la sensibilité: tout est image, tout est sensation; ses aspirations sont ou échevelées ou basses. Son inconstance est proverbiale et ce sera le grand souci du missionnaire de le relever sur la route, de l'y ramener quand il s'en écarte. L'imprévoyance chez lui tient du prodige: on en a vu en hiver démolir une moitié de leur maison pour chauffer l'autre. Le proverbe « à chaque jour suffit sa peine », trop large à leur gré, se contracte dans la formule: à chaque heure suffit sa peine. — De là à dire que le sauvage est paresseux, il n'y a qu'un pas, vite franchi. L'esprit de travail est inexistant. Il y a des actes, des à-coups, mais pas d'habitude. Dans les grandes scieries, sur les quais de la baie Georgienne et des lacs, vous le verrez, stimulé par de gros salaires, donner de solides coups de collier.

Ce n'est qu'une galopade. Il reprendra tôt son allure native.

Le manque de volonté rend le sauvage très sensible à l'influence du milieu. Les jeunes gens qui travaillent dans les usines, les scieries, sur les quais, ne savent pas résister aux paroles, aux exemples qui s'attaquent à leur foi comme à leurs mœurs. Ce qui les sauve du naufrage complet et définitif, ce sont les visites qu'ils font périodiquement dans leurs familles, en certaines fêtes solennelles, Pâques, la Toussaint, Noël; et là, ils raniment leur foi ébranlée, l'empêchent du moins de s'éteindre. Si, au surplus, ils contractent mariage, c'est un lest nouveau pour leur navire désarmé.

La paresse corporelle s'accompagne naturellement de la paresse de l'esprit. Ne leur demandez pas d'efforts de ce côté-là. Même pour les notions élémentaires du catéchisme, ils ne les reçoivent et ne les assimilent que lentement; ils oublient tout; et le catéchiste devra, à chaque rencontre, recommencer inlassablement. — Les hautes considérations leur échappent. Un sauvage disait au missionnaire, après un beau sermon: « Tes canards passent trop haut, on ne peut pas les tirer. » — La vie sacerdotale, la vie religieuse restent pour eux à des hauteurs inaccessibles.

Le lecteur se demande ici peut-être ce qu'a été le résultat net de tous les efforts des missionnaires depuis quatre-vingts ans, pour relever le niveau social, économique et religieux de ces tribus indiennes. Si on compare celles-ci avec les peuplades de même race des dix-septième et dix-huitième siècles, on les trouvera sans doute de beaucoup supérieures. La montée a été lente, il est vrai. On ne change pas en quelques années le tempérament d'un peuple. Il y faut avec la grâce d'en haut, l'œuvre du temps. L'action civilisatrice de la religion agit dans les esprits et dans les cœurs, comme la sève dans l'évolution de la frêle plante qui sera l'arbre de nos forêts.

Les Iroquois du Sault-Saint-Louis et les Odjibwés de la baie Georgienne et des Grands Lacs forment aujourd'hui de belles chrétientés et des groupes sociaux qui ne manquent point de culture. Ceci peut paraître paradoxal après ce qui a été dit plus haut. Mais souvenons-nous qu'il s'agit d'Indiens, où les qualités et les défauts se succèdent parfois sans aucun lien apparent,



FAMILLE INDIENNE DE HERON BAY

Cinq générations: 70, 52, 36, 17 ans, 18 mois

d'autres fois s'enchevêtrent, se confondent, en laissant l'observateur singulièrement perplexe. Le travail du missionnaire a été et est encore de démêler ces natures ineultes, d'y porter la lumière, et, avec une patience admirable, de saisir ce qu'il y a de bon, de le travailler, l'épurer, l'affiner et lui faire enfin produire des actes d'hommes raisonnables et de bons chrétiens.

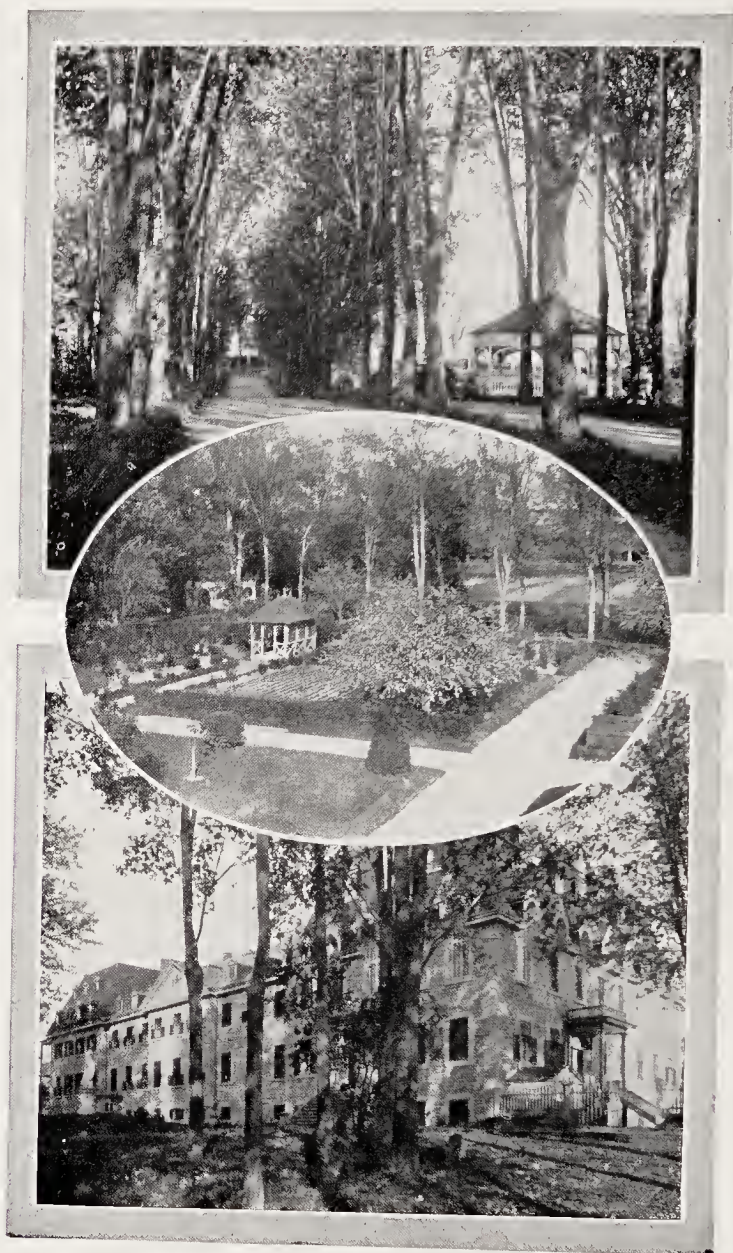
C'est le résultat tangible du rude labeur des missionnaires. Le sauvage a été *élevé* vraiment: il est moins enfant, moins instable, moins imprévoyant, moins paresseux; il pratique certains métiers, il cultive le sol, nous le constaterons plus loin. Arrivé à l'âge mûr il se réforme, retrouve sa piété enfantine, vit de façon raisonnable, meurt en prédestiné.

Ce dernier point a été remarqué par tous les missionnaires. Le sauvage frappé de maladie s'abandonne à la Providence du bon Dieu, comme un enfant, entre les mains de sa mère: il purifie son âme, prie avec ferveur, souffre en silence, sourit à la mort et meurt comme il a vécu, en enfant: le royaume des cieux est bien pour eux, *talium est enim regnum coelorum*. — Un ancien missionnaire allait jusqu'à dire que tous les efforts de ses frères auprès des sauvages ne pouvaient avoir pour résultat que de les aider à bien mourir, les individus... et la race. Ce dernier mot implique la décroissance inéluctable, jusqu'à leur extinction, des tribus indiennes. Nous croyons que la réalité est plutôt le contraire, à savoir, leur progression très lente, mais certaine. Nous donnerons plus loin quelques chiffres. Quoiqu'il en soit, elles appelleront encore longtemps à leur aide les ouvriers de l'Évangile.

Ces ouvriers, que doivent-ils être pour répondre pleinement à l'attente des âmes ?

Ils n'ont qu'à marcher sur les traces de leurs devanciers qui, jadis, illustrèrent la Nouvelle-France, et qui, depuis 1842, se sont signalés au service du Maître de la moisson. Je résume ici les réflexions de quelques missionnaires expérimentés.

Rappelons le beau mot du P. de Brébeuf: « Jésus-Christ est la vraie grandeur du missionnaire: c'est lui seul et sa croix que nous devons chercher. » Voilà la première condition, la qualité essentielle de l'apôtre: l'esprit surnaturel, la vue de Dieu en toutes choses et au-dessus de toutes choses, et pour soi-même le dur labeur, la croix et les épines dans la montée du calvaire. A ce prix seulement on pénétrera dans les âmes, on les chargera d'Évangile et on les emportera vers leur glorieuse destinée. Le missionnaire sera donc pour les sauvages véritablement « l'homme de la prière », comme ils l'appellent, l'homme fidèle à tous ses exercices de piété, à



LE NOVICIAT DU SAULT-AU-RÉCOLLET
Où se donne la première formation des futurs missionnaires

tous ses devoirs, à toutes ses règles, même dans les mille et une entraves que son genre de vie jette sur son chemin.

Il sera de plus un homme d'étude; d'abord pour se livrer à la connaissance de la langue indienne, comme nous avons dit plus haut; ensuite pour occuper utilement les temps de loisir forcé que son ministère lui impose à certaines époques. Si l'étude constante de la langue et le soin des sauvages faiblissent chez lui, il sera exposé à la tentation de regarder par-dessus la clôture, vers le champ des *blancs*, pour y cueillir à moindres frais de fort belles gerbes, mais au détriment de la rude moisson indienne.

Au solide bon sens dont nous le supposons richement doué, l'homme des missions doit unir à la fois et une grande force d'âme pour déployer partout et toujours un dévouement sans bornes, et une délicatesse de procédés, un tact, un doigté dont on pourrait se croire dispensé avec les sauvages. Ce serait une erreur. Erreur fatale pour le missionnaire.

L'Indien est observateur: il a vite démêlé le caractère du nouveau venu; le nom dont il le baptise en témoigne curieusement. Il se croit méprisé si on ne lui montre une vraie politesse de manières mêlée de simplicité et de bonne rondeur. Le manque de justice scrupuleuse et de fidélité à la parole donnée le jettent dans une défiance incurable. Ne sortez jamais de vos gonds avec lui, pas de colères, point d'emportements: il s'en amuserait, ferait la moue, penserait et dirait peut-être: « Tu n'as pas d'esprit! » Et voilà tout le prestige perdu.

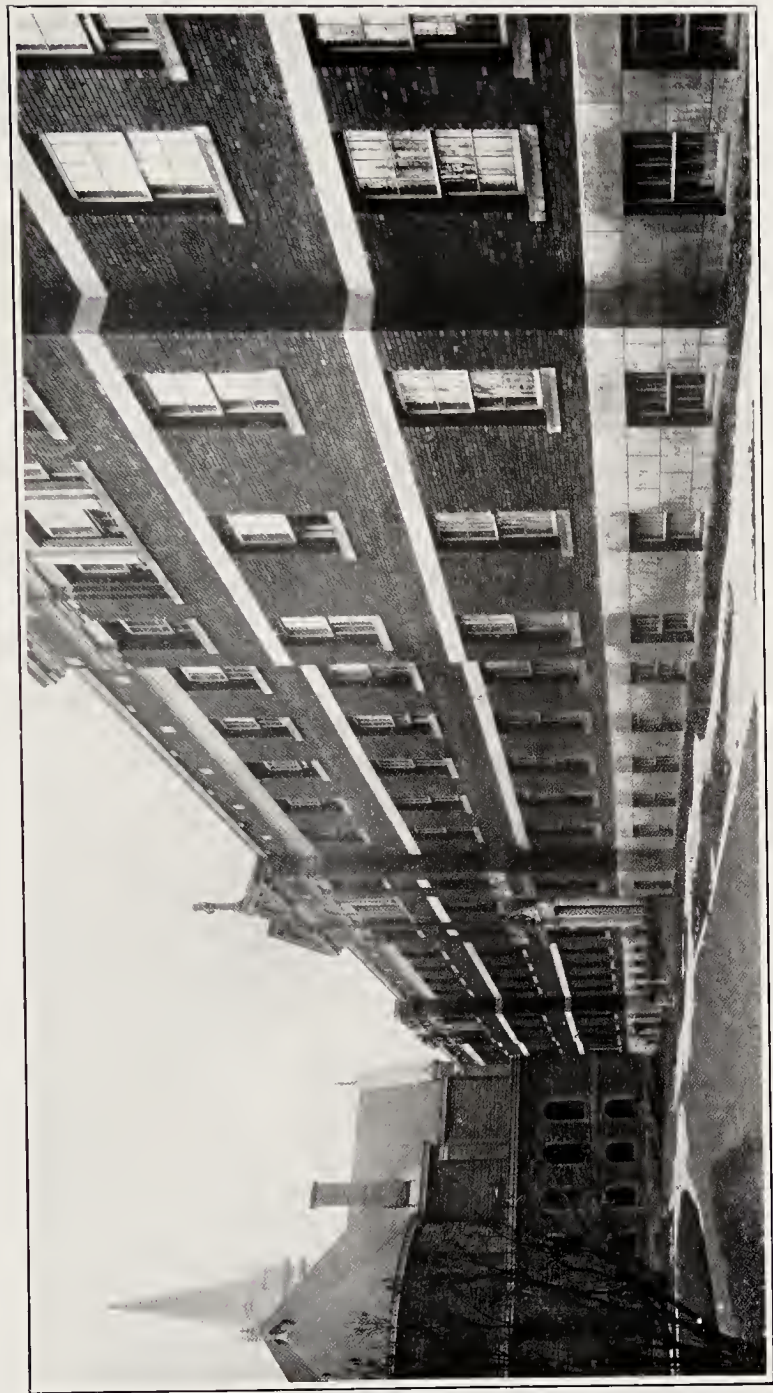
L'influence du prêtre est grande encore: on le tient pour chef incontesté. Il faut néanmoins faire une distinction: dans les choses de la famille, il est l'arbitre suprême; dans les questions civiles ou politiques, il ne l'est plus. Vous le verrez mettre fin à des brouilles de famille, à des inimitiés entre groupes que l'intervention d'un agent du gouvernement ne ferait plutôt qu'aigrir; mais survient-il une question municipale, une élection

de chefs ou autres cas de ce genre, le prêtre doit s'effacer. L'ascendant dont il jouissait même en ces matières, il y a à peine un quart de siècle, il ne l'a plus. Le sauvage s'est émancipé sur ce point: il est devenu susceptible à l'égal d'un blanc. Ce n'est pas qu'il n'ait besoin de conseils, loin de là; mais il faudra que ces conseils lui soient insinués imperceptiblement, comme une huile délicate dans l'engrenage d'une roue.

Le ministère des missions, pénible à plus d'un titre par le caractère des sauvages, leur grossièreté, leur ingratitude, leur inconstance, par les longues distances à parcourir, par le petit nombre des âmes que l'on atteint, par la lenteur et l'exiguité des résultats obtenus, ce ministère, dis-je, renferme pour le cœur de l'apôtre des consolations de premier ordre.

A cause justement de l'ingrate matière qu'il a devant lui, le prêtre sent davantage le besoin de se confier en Dieu, de s'unir plus intimement à lui, pour devenir le très doux instrument des miséricordes divines. Cette union bénie est d'autant plus facile que l'obscurité même du ministère des missions favorise l'humilité: et qui dira les complaisances du Souverain Maître pour l'humble de cœur!

Le niveau de la race, avons-nous dit, monte lentement, mais il monte. Les Indiens protestants et païens entrent peu à peu dans le bercail de Jésus-Christ. On constate l'épuration progressive des chrétiens. En certaines régions, il n'y a pas trace d'unions illégitimes. Souvent le missionnaire rencontre au bord des lacs, dans la profondeur des forêts, des groupes admirablement conservés, et parmi eux des âmes d'élite. Telle cette enfant de dix ans, recevant sur son lit de mort la sainte communion, puis, quelques instants après, au moment de mourir, s'écriant toute joyeuse, les bras tendus: « Oh! qu'ils sont beaux... qu'ils sont beaux ceux qui viennent me chercher! » Telle encore ce pur lis, Maria Jawana, âgée de quinze



LE SCOLASTICAT DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION, A MONTRÉAL
Où les futurs missionnaires font leurs études de philosophie et de théologie

ans, malade depuis son enfance, mais toujours affable, toujours joyeux, ardemment affectionnée au Dieu de l'Eucharistic, méritant, après sa mort, d'être proposée à la Congrégation de la sainte Vierge comme le modèle achevé d'une Enfant de Marie.

Et ce n'est pas uniquement l'enfance ou la jeunesse qui donne de ces beaux exemples. Nous en trouvons dans l'âge mûr, sous les glaces de l'âge; et tous les sauvages presque sans exceptions, jeunes, adultes et vieillards, conduisent ingénument le drame de l'existence de manière à réussir admirablement le dernier acte, à faire une fin vraiment chrétienne.

Ces consolations de l'apostolat stimulent le missionnaire. Elles le portent à de rudes et incessantes corvées. Elles lui donnent un avant-goût des récompenses éternelles, lorsque, parmi ses ouailles réunies autour de lui ou dans la solitude des bois, il évoque le souvenir du divin Maître, son juge bientôt, lui appliquant la sentence des bons ouvriers de l'Évangile: « En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous avez agi de la sorte envers l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Nous abordons maintenant l'histoire rapide de chacune des missions actuelles de la Compagnie de Jésus au Canada.

CHAPITRE DEUXIÈME

L'ILE MANITOULINE

En 1766, le P. de Glapion écrivait au secrétaire d'État de sa Majesté à Londres: « L'établissement des Jésuites au Canada avait deux fins principales: 1° l'instruction des sauvages à la connaissance du vray Dieu; 2° l'éducation de la jeunesse. »

Ce fut exactement le thème que, en 1841, le saint évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget, reprit dans son *Appel aux Jésuites*. Il débutait par ces mots: « Le soussigné ne doute pas que le projet de confier aux RR. PP. Jésuites le soin des Missions sauvages du Canada, ne soit une raison suffisante pour les engager à revenir dans ces contrées, pour arroser de nouveau de leurs sueurs et fertiliser par leurs travaux cette terre consacrée par le sang de leurs Pères... »

L'appel fut entendu. Le 24 avril 1842, le premier contingent français quittait le Havre et, le 31 mai, foulait le sol du Canada. Le groupe contenait neuf membres, six prêtres et trois frères coadjuteurs.

Dès sa première entrevue avec le Supérieur, le P. Pierre Chazelle, Mgr Power, premier évêque de Toronto, confie aux Jésuites toutes les missions indiennes de son immense diocèse. Le P. Dominique du Ranquet et le F. Joseph Jennessaux se mettent, sans tarder, à l'étude de la langue algonquine. Au printemps de 1844, ils sont prêts. L'île Walpole, dans le lac Sainte-Claire, est le premier champ de leur apostolat. Terre ingrate s'il en fut: dernier repaire, semblait-il, du prince des Manitous. Les persistants efforts du missionnaire se brisent contre le mur d'airain des passions sauvages. Il est contraint de céder et, en 1850, il monte, avec son compagnon, à l'île Manitouline.

L'île Manitouline, située au nord du lac Huron, est un vaste triangle de verdure, dont la base s'appuie à la baie Georgienne et le sommet pointe vers l'ouest, à une distance de quatre-vingts milles. Les Odjibwés et les Ottawas l'habitaient quand apparut, en 1648, le premier missionnaire de l'île, le Jésuite Joseph-Antoine Poncet. A deux reprises ils quittèrent l'île: la première fois au cours de l'année 1652, poursuivis par les Iroquois, la seconde pour aller s'établir à Détroit fondé par Cadillac en 1700. Les quelques Odjibwés et Ottawas restés dans l'île retombèrent dans le paganisme.

Ils formaient un petit village appelé Wikwemikong, au fond d'une baie profonde entourée d'un amphithéâtre de collines verdoyantes.

Un zélé prêtre canadien, M. Jean-Baptiste Proulx, établi à Penetanguishene, se mit à les visiter en 1836. Deux ans plus tard, il y fixa sa résidence, en donnant à la mission le nom d'*Invention de la Sainte-Croix*.

Avec l'agrément du missionnaire, Mgr Power l'offrit, en 1843, à la Compagnie de Jésus. Celle-ci accepta, heureuse de revenir à ses enfants des bois. Le P. Choné étudiait l'algonquin à Sandwich avec le P. du Ranquet et le F. Jennessaux. Nous avons vu ce Père et ce Frère quitter Montréal au printemps de 1844 pour s'attaquer au château-fort païen de l'île Walpole. Ce n'est qu'au mois de juillet de la même année que le P. Choné put se rendre à la mission de Wikwemikong.

Il y sera rejoint par le P. du Ranquet, le P. Hanipaux, d'autres encore: tous religieux venus de France, en attendant que le noviciat canadien puisse leur enfanter des successeurs. Ces missionnaires français rappelaient singulièrement par leur esprit cultivé, leurs solides vertus, leur endurance et leur zèle envahissant, les grands apôtres de la Nouvelle-France aux dix-septième et dix-huitième siècles.

Aussitôt arrivé, le P. Choné se jette sur sa besogne avec toute l'ardeur de sa puissante nature. Messe de

grand matin à laquelle assistent toujours bon nombre de sauvages; catéchismes aux enfants chaque jour; tous les soirs, excepté le samedi jour de confessions, instruction suivie de la prière du soir; sans parler des mille petits soins du ministère, appels aux malades, arbitrage des querelles, etc. Son zèle ne se limite pas à Wikwemikong. Il y trouve sans doute la majeure partie de



WIKWEMIKONG

Chapelle de la Congrégation. Église. Résidence. École.

son troupeau, une centaine de familles; mais il y a d'autres villages, cinq ou six, West Bay, South Bay, etc. La terre ferme réclame aussi son ministère et cela jusqu'aux postes lointains de Penetanguishene et de l'île Beausoleil dans la baie Georgienne.

Et ainsi recommencent comme autrefois ces allées et venues incessantes par tous les temps, par toutes les saisons, en canot à voile ou à rame en été, sur la raquette ou le traîneau en hiver. C'est aussi le même dénuement de toutes choses, les mêmes jeûnes forcés, l'étroite cabane, la chapelle glacée; mais également pour cet homme de Dieu et ses successeurs, la même soif de la gloire de Dieu par la même passion du salut des âmes.

En 1845, le P. Hanipaux vient prêter main-forte au P. Choné. Il leur faut surtout combattre l'eau-de-feu, cette éternelle ennemie, source d'innombrables méfaits dès les premiers temps de la colonie.

Le lieu de la tentation était Manitowaning, petit village blanc et protestant situé à quelque six ou sept milles de Wikwemikong. Il y avait aussi des marchands qui introduisaient en contrebande la malheureuse boisson. Il fallut faire des exemples. Les chefs eux-mêmes prirent fait et cause pour la tempérance et portèrent des décrets sévères contre les coupables.

Manitowaning était, aux yeux des missionnaires, la Cité du Mal dressée contre la Cité du Bien, Wikwemikong. Le Gouvernement y attirait les sauvages par l'appât de multiples attractions: temple, ministre, école et maître d'école, divers métiers, des instruments aratoires, des outils de jardinage, des graines à discrétion et que sais-je. Cet essai, que devait couronner d'ailleurs l'échec le plus complet, donna au P. Choné l'idée d'établir à Wikwemikong une école industrielle où l'on enseignerait tout ce qui s'enseignait à Manitowaning — sauf l'hérésie. Pour diverses causes, les métiers ne vinrent que plus tard. L'école donna un nouvel élan à l'œuvre commencée par M. Proulx.

En 1847, le P. Choné fut désigné pour aller fonder la mission de la Rivière-aux-Tourtres, à l'extrémité occidentale du lac Supérieur. Nous l'y retrouverons. Le P. Hanipaux lui succéda. Trois ans après, le P. du Ranquet et le F. Jennessaux, partis de l'île Walpole, apportaient à Wikwemikong le secours de leur zèle et de leur savoir-faire. Le F. Jennessaux, excellent professeur, prit en mains la direction de l'école: il devait y consacrer les trente-quatre dernières années de sa vie.

L'année 1862 fut appelée l'année du *Traité de Malheur*.

Jusque-là, les Odjibwés et les Ottawas avaient été les tranquilles possesseurs de l'île entière. Le contrat datait de 1836, alors que le gouvernement, les dépouil-

lant des réserves qu'ils avaient sur la terre ferme, leur avait laissé comme dernier abri l'île Manitouline.

Les îles qui entourent la grande Manitouline forment d'admirables endroits de pêche: les blancs voyaient là des fortunes à faire. Ils voyaient aussi sur l'île des cours d'eau, des baies extrêmement favorables à l'établissement de moulins. De là, des convoitises qui se faisaient jour, des tentatives d'accaparement, qui se brisaient contre le refus obstiné des sauvages appuyés de leurs missionnaires.

La population de l'île était, en 1862, de 1,300 âmes, dont 1,036 catholiques, 160 païens et une centaine de protestants. Le gouvernement, cédant à la clameur des blancs, résolut d'emporter d'assaut la forteresse indienne.

Le Commissaire qu'il prépose à cette besogne foule aux pieds les lois les plus élémentaires de la justice. Se butant à une majorité inflexible, il s'abouche avec les autres, une poignée, sans mandat, la plupart n'habitant même pas l'île. Il leur fait signer l'acte de cession, leur promet de l'argent pour le lendemain, puis annonce aux catholiques de Wikwemikong qu'ils demeurent propriétaires de la presque île qu'ils habitent. On venait de spolier les Indiens des quatre-cinquièmes de leur belle île de Manitouline. Les réclamations des sauvages portées jusqu'au siège du gouvernement par le P. Choné, revenu à Wikwemikong, furent, avec le traité d'infamie, insérées sans bruit parmi les documents de la session de 1863.

Les peines comme les joies ne sont jamais sans mélange. Dieu dispense les unes pour détacher l'âme, les autres pour la relever. L'année 1863 vit la réalisation d'un rêve longtemps caressé: l'arrivée de plusieurs membres d'une société de dames enseignantes. Elles venaient diriger l'école des filles. Ce fut l'aurore d'une ère nouvelle, non seulement pour Wikwemikong, mais aussi pour les divers postes qu'elles occupèrent dans la suite. Disons sans plus tarder que leur piété profonde valut

à ces Dames, il y a quelques années, l'insigne privilège de garder le saint Sacrement dans leurs petits oratoires, là où le prêtre ne pouvait revenir qu'une fois par mois.

Entre temps, l'école industrielle de Manitowaning avait fait long feu. Les fonds manquaient: elle disparut. Le protestantisme, cependant, ne se tint pas pour battu. Les ministres ouvrirent une nouvelle école sur la terre ferme, à Garden River, cette fois. Un incendie les fit déguerpir derechef. Finalement ils s'installèrent aux abords du Sault-Sainte-Marie, sous le nom de Shingwauk Home. Leur but était évidemment d'attirer à eux les enfants des missions indiennes catholiques. Ce prosélytisme de mort détermina l'établissement définitif de l'École industrielle de Wikwemikong.

C'était en 1878. Depuis un an, le P. du Ranquet était supérieur de la résidence. Il y avait été promu



P. DOMINIQUE CHARDON DU RANQUET

Premier missionnaire de la nouvelle génération. Arrivé à Montréal en 1842, mort à Wikwemikong en 1900, âgé de 87 ans dont 62 de vie religieuse et 58 d'apostolat chez les sauvages.

après vingt-cinq années du plus dur, du plus ardent et du plus fructueux ministère sauvage à la mission de Fort William.

Avec les faibles ressources existantes et une allocation de seize cents dollars du gouvernement, le P. du Ranquet se met à la construction de l'école. Avec sa coutumière ténacité il la parachève, organise les classes et les métiers, pendant que l'école des filles ajoute à son programme de petits travaux et des classes d'enseignement ménager.

Les débuts furent pénibles. Le subside annuel, trop faible, de soixante dollars par tête, était restreint par le gouvernement à un petit nombre d'élèves. L'entreprise en était là, lorsque, le 18 juin 1885, un poêle fêlé mit le feu à l'école des garçons et la rasa jusqu'au sol; quatre jours plus tard, une cheminée défectueuse faisait subir le même sort à l'école des filles. De ces cendres encore chaudes on vit bientôt renaître deux autres écoles, plus vastes et mieux aménagées que les premières. L'œuvre connut alors de meilleurs jours et des succès que le Département des Affaires indiennes se plut à reconnaître. Il en vint à octroyer à chaque école, annuellement, la somme de sept mille dollars.

Mais voici qu'un nouveau malheur vint fondre sur le couvent. Le 5 février 1911, un dimanche, alors que tout le monde assistait à la grand'messe, à l'église, un violent incendie dévora le couvent et ses dépendances. Sans se décourager, on se remit à construire, cette fois, à l'épreuve du feu. Les fondations étaient déjà posées, lorsqu'une grève éclata parmi les sauvages, grève due à l'imprudence de quelques ouvriers blancs qui se vantaient de leur salaire plus élevé.

La mesure était comble. Depuis longtemps les sauvages se plaignaient des Pères et des institutrices, de leur accaparement du sol, des provisions qu'ils entassaient pour leurs élèves, et autres doléances que ces grands enfants multipliaient à plaisir. Il fut décidé que pour

échapper une fois pour toutes à ces ennuis qui menaçaient le bien essentiel des âmes, les deux écoles seraient transportées sur la terre ferme, en dehors de toute réserve indienne. L'endroit choisi était Spanish, situé sur la rive septentrionale du Chenal du Nord, d'accès facile par terre et par eau, offrant aux regards un paysage des plus ravissants.

Les constructions furent poussées avec entrain et à l'été de 1913, le départ de Wikwemikong s'effectua sans trop d'émoi. On imagine néanmoins la peine qu'en éprouvèrent les sauvages de la réserve. Il était dur pour l'Église de Wikwemikong si fière de son titre: « Mère et maîtresse de toutes les Églises sauvages », de retomber au rang de simple mission avec son desservant et sa petite école. Il est vrai, que pour adoucir le choc, pour dorer la pilule comme on fait aux enfants, on leur laissa le missionnaire qu'ils aimaient le plus, le P. Théodore Desautels, et pour l'école, quelques-unes des Dames institutrices dont rien au monde n'aurait pu les séparer. Ajoutons que Wikwemikong reste la mission de beaucoup la plus populeuse et de ce chef garde encore le sceptre.

Spanish et ses écoles reviendront sous notre plume au chapitre quatrième. Mais pour raconter tout d'un trait les vicissitudes de l'École industrielle de Wikwemikong et son transfert à Spanish, nous avons dû anticiper sur plusieurs événements. Revenons un peu en arrière.

Pendant que la question de l'enseignement à Wikwemikong prenait ainsi plus d'importance et s'acheminait vers sa solution définitive, les Pères développaient dans leurs ouailles la pratique des vertus et des dévotions chères à l'Église. Au milieu de ces occupations, un projet se dessina, inspiré d'abord par le T. R. P. Général de la Compagnie: ce serait un congrès des missionnaires de l'Ontario. On y étudierait diverses matières pour obtenir, si elle était possible, l'uniformité dans leur application: chose estimée de première conséquence auprès des sauvages.

Le congrès se tint à Wikwemikong au milieu d'août 1909. C'était le premier essai du genre. Quatorze missionnaires se réunirent sous la présidence du R. P. Provincial. Les sauvages se demandaient, intrigués, ce qui se passait à la résidence. Ils n'avaient jamais vu tant de prêtres affluer à Wikwemikong. Deux jours durant, matin et soir, pendant de longues heures, on traita de la formation des missionnaires, de l'uniformité dans la prédication et le ministère, des progrès encore possibles à l'École industrielle, du chant à l'église et surtout du catéchisme, son enseignement intensif qui est bien l'œuvre des œuvres en missions sauvages, et l'élaboration d'un manuel mieux adapté aux conditions présentes.

Les vues échangées, le résultat d'expériences nombreuses et variées, et pendant quelques jours la vie en commun au sein de la famille religieuse, laissèrent chez ces hommes, ordinairement éloignés les uns des autres, des lumières nouvelles pour leur intelligence, et pour leur cœur les plus doux souvenirs de la charité fraternelle.

Une violente épidémie de variole s'abattit sur le village vers la fin de 1913. Elle servit à démontrer une fois de plus l'intrépide dévouement des Pères, des Frères et des religieuses, en même temps que l'esprit de foi et la patience inaltérable des victimes. La plus grande épreuve fut, pour les sauvages, la privation des offices divins les dimanches qui suivirent Noël et les premières fêtes de 1914, l'église ayant dû être fermée par ordre des autorités médicales.

Le 26 mai 1921 fut pour Wikwemikong ce que les indigènes appelèrent « un grand jour ». C'était la clôture d'une mission qui avait amené à l'église, chaque jour et plusieurs fois par jour, la population entière de la réserve. Les âmes étaient pures, la joie rayonnait sur tous les visages. Le Dieu de l'Eucharistie, reçu le matin dans tous les cœurs, allait être porté en triomphe à travers le village et jusqu'au sommet de la colline, qui s'élève à

deux milles de là, au fond de la baie. C'est que ce jour-là était la Fête-Dieu et sur la colline allait être bénite une croix nouvelle, imposante par ses dimensions.

De temps on peut dire immémorial, la procession de la Fête-Dieu à Wikwemikong présente un cachet unique de simplicité et de grandeur. Pour qui la contemple une première fois, c'est une révélation. Catholiques et protestants viennent de tous les points de l'île et même de la terre ferme. L'impression est profonde, tellement les sauvages y déploient de gravité, de distinction et surtout de piété et de respect envers la présence réelle de Jésus-Christ. Nulle part ailleurs peut-être a-t-on à ce point l'intime sentiment de cette présence auguste. On pense bien que dans l'actuelle occurrence, hommes, femmes et enfants se surpassèrent par leur maintien, leur piété, la récitation à haute voix des prières, le chant harmonieux des hymnes et des cantiques, tout le long de la route montante, pavoisée, sous les arcs de triomphe, et notamment aux trois reposoirs où se donna une triple bénédiction du très saint Sacrement.

Parvenue au pied de la croix, sur la colline, la foule reçut une dernière bénédiction de Jésus-Hostie. Puis, pendant que le saint Sacrement était reporté à l'église en automobile, le prêtre officiant faisait à son peuple une pieuse allocution sur le double objet de cette grande démonstration, l'Eucharistie et la Croix. Le monument fut ensuite béni, et tout le peuple, ému, heureux, redescendit vers les paisibles demeures de son hameau.

Il n'y a pas qu'en ces solennités que les fidèles de la réserve montrent leur esprit de foi. Ils en vivent vraiment. Vous ne trouverez chez eux aucun impie, pas un; çà et là quelques négligents; par contre, beaucoup de fervents. Mais ce sont toujours des sauvages, et pour les garder à Dieu, « il faut se sacrifier, écrivait un missionnaire, il faut se faire l'esclave de leurs usages, de leurs importunités, de leurs travers, ne point pincer le bec devant la rusticité de leurs manières, la malpropreté de leurs maisons ». C'est dire que pour eux, comme

pour bien d'autres déshérités de ce monde, il faut d'abord, ensuite et toujours regarder l'âme et l'entraîner vers Dieu.

Avant de quitter Wikwemikong, donnons quelques statistiques. La réserve ne renferme que des catho-



PETIT-COURANT (LITTLE CURRENT)

liques. Ils habitent: Wikwemikong, paroisse de 1,204 âmes; Baswa, 125; Wikwemikonsing, 190; South Bay, 175; total, 1,694. Personnel: 2 prêtres, 3 frères, 3 religieuses maîtresses d'école; 4 écoles mixtes (garçons et filles), 190 élèves.

La mission de Wikwemikong occupe la partie orientale de l'île Manitouline. Le centre et l'ouest comptent plusieurs postes que les Pères de Wikwemikong desservirent longtemps et qui, en raison de leur distance, ne pouvaient être visités qu'assez rarement.

En 1911, le temps sembla venu d'établir une résidence au point le plus central et le plus développé. Le choix tomba sur le Petit-Courant (Little Current), gros village blanc de près de 2,000 âmes, avec une centaine

d'Indiens, tous catholiques. Deux grandes scieries y sont en activité. Une ligne de chemin de fer, partie de Sudbury et sautant d'une île à l'autre, parvient à Petit-Courant.

C'est là que le 11 septembre 1911 s'installa le missionnaire, le P. Eugène Papineau. Sa première demeure fut une baraque attenante à la sacristie. L'église, en pierre, était magnifiquement située sur une colline. Indiens et blancs catholiques (une centaine aussi) y suivaient les mêmes offices divins.

Les douze autres postes étaient situés à des distances variables: le plus rapproché à cinq milles, le plus éloigné — île Coekburn, qui fait suite à l'île Manitouline — à cent trente-huit milles. West Bay est le village indien le plus considérable de la région: trois cents sauvages catholiques. Shishigwaning vient ensuite avec le tiers de ce nombre. Dans plusieurs villages les Indiens protestants sont en grande majorité. Chaque année, sous les efforts du missionnaire et les coups de la grâce, il s'en détache quelques-uns pour venir au catholicisme.

Sheguiandah en est un exemple mémorable. On y avait transporté les Indiens protestants de Manitowaning, afin de les soustraire à l'influence de leurs voisins catholiques de Wikwemikong. Le missionnaire survient, élève, malgré les protestations du ministre et de son *bishop*, une chapelle, et, le jour qu'il la bénit, on lui brûle son église de Petit-Courant. Nullement découragé, il poursuit son œuvre, remplit sa chapelle pendant que le temple protestant se vide et que ses fidèles de Petit-Courant lui rebâtissent une église plus belle encore que la première. Il ne reste plus que trois familles protestantes à Sheguiandah.

Les écoles catholiques desservies de Petit-Courant sont au nombre de trois, avec 124 élèves; l'enseignement s'y donne par une religieuse et trois institutrices laïques. La population indienne catholique des différents postes est d'environ 900 âmes. Les Indiens protestants sont encore un peu plus nombreux. Quant aux païens, on n'en voit plus un seul dans toute l'île Manitouline.

CHAPITRE TROISIÈME

AUTOUR DE LA BAIE GEORGIENNE

Sous ce titre nous rangeons Cape Croker et les postes qui en dépendent; de plus quelques villages de la rive orientale; enfin, au nord, Killarney et les stations visitées par son missionnaire. Cette ligne, partant de Cape Croker, descend par une belle courbe au sud et à l'est, puis remonte vers le nord, semblable à une immense faucille d'or à la lisière du champ d'azur de la baie Georgienne.

Du haut de son promontoire de verdure, Cape Croker domine cette belle nappe d'eau ainsi que les campagnes environnantes, jusqu'au lac Huron. Longtemps visité par les missionnaires de Wikwemikong, il se vit partiellement délaissé, faute d'hommes qui pussent suffire à l'accroissement des missions. L'ennemi des âmes en profita. Peu à peu un petit village hérétique se forma tout à côté de l'autre. Il menaçait de tout prendre, lorsque, à la mi-septembre 1902, le P. Gaston Artus se présenta pour établir définitivement sa résidence parmi les catholiques. Ce fut pour eux un grand jour de fête. Les méthodistes ne firent aucune opposition publique, mais ils s'engagèrent entre eux à ne jamais paraître aux sermons du missionnaire.

Le zèle du prêtre s'exerçait privément, comme à la dérobée. La grâce aidant, le succès répondit aux efforts. En 1902, le village catholique comptait trente familles, le protestant cinquante. Aujourd'hui, on trouve un égal nombre d'âmes dans l'un et dans l'autre, à savoir, deux cents. Il y avait trois écoles, dirigées par des maîtres protestants. Après deux ans d'un travail acharné, de pétitions au gouvernement, d'instances de toutes sortes,

une école catholique s'ouvrait avec, à sa tête, une de ces admirables institutrices de Wikwemikong. Elle prit bientôt rang parmi les premières de tout le comté de Bruce. Ses succès, chaque année, émerveillent les inspecteurs protestants. Elle tient pour ses élèves une petite banque d'épargne (*Penny Bank*), très fière d'exhiber la somme rondelette de cinq cent cinquante dollars.



CAPE CROKER

Église. Résidence. Ancienne chapelle.

La paroisse est desservie depuis vingt ans par le P. Joseph Cadot; elle est bonne, elle est pieuse, elle a une grande dévotion au Sacré Cœur et à la sainte Eucharistie, et cela — chose surprenante — plus chez les hommes que chez les femmes et les filles. Les Indiens du Cap ont gardé une belle coutume: le saint jour de Pâques, tous communient et, après la messe solennelle, se rendent à leur grande salle publique magnifiquement décorée, pour y prendre en commun un joyeux repas, comme souvenir des agapes des premiers chrétiens. Ils sont généreux pour l'église. Ils en avaient une déjà bien convenable, mais elle était en bois, alors que le temple protestant

était de pierre. Pour l'honneur de la vraie religion cela ne pouvait durer. En prélevant chaque année sur leurs économies et sur la paye du gouvernement, ils purent se donner une très belle église en pierre.

Lors de la grande guerre européenne, les hommes s'enrôlèrent avec entrain: ils devaient par là obtenir la franchise civile avec son droit de vote. Sur soixante-sept éligibles, soixante-trois donnèrent leur nom et partirent. Six tombèrent sur le champ de bataille, vingt revinrent blessés, deux avec la médaille militaire, et tous avec les éloges de leurs chefs. Ils n'avaient pas oublié, au front, leurs familles lointaines. Ils écrivaient souvent. Le missionnaire faisait, le dimanche, la lecture de quelques-unes de ces lettres, les meilleures, au milieu de l'émotion et des larmes de l'assistance. Il fallait répondre, et ce fut pour le pasteur, devenu secrétaire général, un nouveau travail, travail aimé où il faisait passer tout son cœur pour le plus grand bien et la consolation de ses chères ouailles de là-bas.

L'application au travail, la discipline, l'endurance que les Indiens avaient apprises en Europe, ils surent, à leur retour, les mettre en valeur. Ils se livrèrent à l'agriculture plus qu'auparavant. Encouragés par Ottawa, ils en vinrent à présenter leurs produits à l'exposition du comté de Bruce et à remporter des premiers prix. Dans un concours de labour où figuraient dix charrues, le premier prix revint à un jeune Indien de vingt ans, qui déerocha aussi la timbale pour ses chevaux de labour.

Tous savent que les sauvages ont un grand amour et de remarquables dispositions pour la musique. Mais le lecteur sera peut-être surpris d'apprendre que la meilleure fanfare de tout le comté est d'emblée celle de Cape Croker. Elle ajoute un grand charme aux fêtes de la paroisse. Elle contribue aussi pour sa part à détourner les jeunes de certains amusements dangereux.

De ce qui précède il ne faudrait pas conclure que le missionnaire du Cap n'y trouve que des consolations.

La race est pure, il est vrai, elle se conserve bien; les naissances illégitimes sont très rares; il n'y a jamais de mariage mixte. Mais le grand enfant qu'est le sauvage est toujours là. Il s'y retrouve avec son insouciance, son imprévoyance, son inconstance. Chez la femme, la légèreté est extrême, et c'est le grand souci du prêtre. Là comme ailleurs, il faut tout l'esprit surnaturel et tout



L'ÉCOLE DE CAPE CROKER

le dévouement possible pour le salut des âmes. De Cape Croker le missionnaire rayonne un peu dans toutes les directions. Je ne signalerai que deux ou trois postes.

Saugeen est la croix du missionnaire. Situé à quarante milles du Cap, au bord du lac Huron, le village se compose de quatre-vingts catholiques et d'un égal nombre de protestants, pauvres, paresseux, sales, peu religieux, peu généreux, comparables aux *Neutres* du temps des PP. de Brébeuf et Lalemant. Ils sont en plus d'un point de vrais *filz du siècle*. L'anecdote suivante en fait foi.

Un blanc se présente à Saugeen pour se faire payer une dette. Au premier sauvage qu'il rencontre, il demande où demeure un tel. Après s'être enquis du motif de la visite, l'interlocuteur prenant un air des plus mélancoliques: « C'est fâcheux, dit-il, que vous veniez si tard. Votre débiteur était un brave homme, très estimé de tous, fidèle toujours à payer ses dettes. Malheureusement il est mort la semaine dernière; ses funérailles ont eu lieu ces jours-ci au milieu d'un concours extraordinaire; il y avait même une fanfare pour le conduire

à sa dernière demeure. Fussiez-vous venu huit jours plus tôt, vous auriez été royalement payé. » L'autre s'en retourna désolé, pour apprendre peu de jours plus tard, que le sauvage qui lui avait raconté une si touchante histoire était justement l'homme qu'il cherchait.

Aux antipodes de Saugeen est la belle et grande île aux Chrétiens, — l'île « Saint-Joseph » des *Relations*, où les Hurons et leurs missionnaires se retirèrent pendant un an après la destruction du Fort Sainte-Marie. Elle est la consolation du missionnaire.

Deux groupes de deux cents Indiens l'habitent: une moitié se compose de protestants, l'autre de fervents catholiques; les uns et les autres, du reste, vivent en bonne intelligence. Si bien que lorsque l'archevêque de Toronto visite l'île, les protestants pavoisent leurs maisons et portent des drapeaux dans la procession qui va au-devant de lui. Le prêtre de Cape Croker s'y rend six fois par année, en faisant, en voiture, les 136 milles qui l'en séparent. Il y demeure huit à dix jours, parmi les occupations les plus diverses et les plus nombreuses: catéchismes, prédications en odjibwé, français et anglais, comme au Cap d'ailleurs, confessions, messes où tous communient chaque jour, visite des malades, arbitrage des disputes et que sais-je encore? Des trois écoles qui sont dans l'île, l'école catholique a presque d'aussi beaux succès que celle du Cap.

En l'absence du missionnaire, un catéchiste indigène, que ses gens appellent *l'homme de la prière*, enseigne le catéchisme, et, le dimanche, préside aux offices à l'église, où l'on fait la prière, l'on chante des psaumes, des hymnes et des cantiques. La piété se conserve ainsi dans l'île, d'une visite à l'autre.

A l'est de l'île aux Chrétiens, pointant vers le nord, et parmi les îles et îlots sans nombre de la baie Georgienne — paradis des villégiateurs — on trouve successivement Honey Harbour, Moose Point, Parry Island. Honey Harbor a deux cents Indiens catholiques, bons

et généreux, visités quatre fois l'an. Moose Point, petit village à 180 milles, n'a qu'une seule visite par année; c'est là que les treize derniers païens de ces régions ont été baptisés en 1916. Plus au nord encore, et le dernier poste et le plus éloigné de Cape Croker, 397 milles, est Parry Island. Il n'est visité aussi qu'une fois l'an, mais



KILLARNEY

reçoit quelques visites du prêtre qui dessert les blancs de Parry Sound.

En résumé, Cape Croker et les stations qui en dépendent renferment une population de 955 Indiens, dont 455 catholiques et 500 protestants. La tâche multiple et laborieuse de veiller à ces groupements éparpillés repose sur les épaules d'un seul missionnaire. Des dix écoles mixtes, fréquentées par 80 catholiques et 85 non-catholiques, une seule possède deux religieuses enseignantes, avec le succès que nous avons dit.

Si nous reprenons notre marche sur la rive orientale de la baie Georgienne, nous rencontrons plusieurs petits villages indiens, chacun avec sa petite chapelle; ils sont desservis par le missionnaire de Sudbury, le P. Léon Desjardins. Ce sont Shawanaga, Kitchi-Kitiganing, Maganetawang, Kabekanang et Pickerel. L'ensemble ne donne guère plus que 180 catholiques et une centaine

de protestants. Les visites du prêtre à ces groupes embryonnaires sont nécessairement espacés. Elles sont toujours reçues avec bonheur; elles maintiennent la foi dans les âmes.

Nous arrivons enfin au nord de la baie Georgienne, à la dernière courbe qui s'allonge vers l'ouest et se termine à Killarney.

Dès les premiers temps de la mission de Wikwemikong, Killarney fut visité par les missionnaires, d'abord deux ou trois fois par année, puis tous les mois, puis obtint la faveur de posséder un prêtre résidant. Aujourd'hui, Killarney est un village de pêcheurs, où cinquante familles de catholiques fervents font la consolation du P. Ernest Comte. Il n'y a là qu'une dizaine d'Indiens; les autres sont des blancs ou des métis. Les bateaux de la baie Georgienne et du Chenal du Nord font tous escale à Killarney. L'activité y est très grande en été; les touristes abondent, ils trouvent aux environs des endroits superbes pour la villégiature; le dimanche, les catholiques étrangers se mêlent aux habitants du village à l'église, où ils admirent l'ordre des cérémonies et la beauté du temple.

Mais Killarney et ses attractions ne font pas oublier au missionnaire ses bonnes ouailles sauvages. Il les visite à Collins Inlet, à Skull Point, à Beaver Stone, postes situés au bord de la baie Georgienne, entre Killarney et la Rivière des Français. Les groupes sont peu fournis, vingt, trente, cinquante Indiens vivant pauvrement, paisiblement, pieusement, attentifs surtout à ne pas entreprendre le grand voyage sans l'assistance du prêtre.

Nous quittons maintenant la baie Georgienne pour monter au lac Nipissing et de là nous diriger vers le lac Supérieur.

CHAPITRE QUATRIÈME

DU LAC NIPISSING A MICHIPICOTON

La Rivière des Français (French River) prend sa source au lac Nipissing et, par une course rapide et parfois tumultueuse à travers des plaines et des gorges magnifiquement ombragées, descend vers la baie Georgienne où elle s'épanouit en un delta semé d'îles rocheuses.

C'est par elle que le *canal de la baie Georgienne* passera d'abord, dans un avenir pas trop éloigné, espérons-le. Il parcourra ensuite le lac Nipissing dans toute sa longueur, utilisera la Mattawa puis l'Ottawa et la Rivière des Prairies, pour achever son cours au bas de l'île de Montréal.

Le long de la Rivière des Français ainsi que sur les bords du lac Nipissing s'échelonnent divers postes d'Indiens catholiques. Leur première évangélisation date du milieu du dix-septième siècle: dès 1640, les PP. Claude Pijart et Charles Raymbault parvenaient à fixer sur les bords du lac cette tribu nomade et fondaient la florissante mission du Saint-Esprit. Au siècle dernier, le P. Hanipaux fut le premier à reprendre l'œuvre interrompue. Quelques-unes des stations comme le Jardin (Garden Village) et les chutes Chaudières (Chaudières Falls) forment de petites chrétientés de 160 à 150 âmes d'un catholicisme plus pur, d'une civilisation plus relevée.

Ceci est particulièrement vrai de la réserve des Dokis, située sur les bords du lac. Ils en donnèrent des preuves saisissantes lors d'une mission qui leur fut prêchée. On y accourut de toutes les parties de la forêt et des baies environnantes, grands et petits, les bébés dans les bras des mamans ou sur leur dos. Chaque exercice voyait

la chapelle remplie; la communion était générale tous les matins; la ferveur portait à des actes notables de piété, de sacrifice et de généreuse immolation. Les sauvages ne sont pas démonstratifs: leur attention intense ne varie en rien les traits de leur figure, que l'on parle de la vertu ou des vices, du ciel ou de l'enfer. Un jour, le prédicateur, voulant faire diversion, leur raconta une histoire amusante: elle alla s'échouer sur la face plus grave que jamais de ses auditeurs. Alors, pour se reprendre, il essaya de les terrifier par le récit de la chute de Lucifer: les sauvages, contents de voir dégringoler le diable, éclatèrent de rire.

En témoignage de leur reconnaissance ils voulurent, le dernier jour de la mission, baptiser le Père dans une réunion des plus solennelles. Le nom qu'ils lui donnèrent fut: Waiassishkang.

« Et cela veut dire en français ? interrogea le néophyte.

— Père, répondit le chef Dokis, tu sais, des fois, il fait quasiment noir, puis tout d'un coup ça fait clair. Eh! bien, ça c'est toi! Il faisait noir, t'es venu, ça fait clair. Waiassishkang, ça veut dire l'homme qui fait de la lumière au dedans. »

L'annaliste à qui nous empruntons ces détails, ajoute qu'au départ du missionnaire, les Dokis réunis sur le rivage, lui firent leurs adieux, émus, le saluant tant que le canot ne fut pas disparu dans le lointain sur les eaux vertes du lac.

C'est de la résidence de Sudbury que le P. Léon Desjardins, missionnaire de ces régions, rayonne à l'est, au sud et à l'ouest: à l'est, les postes déjà nommés et plusieurs autres; au sud ceux des bords de la baie Georgienne mentionnés au chapitre précédent; au sud-ouest Naughton et Lac au Poisson Blanc, et, tirant vers le nord, Biscotasing à 167 milles, Chapleau à 249, le long du transcontinental Pacifique Canadien.

L'ensemble donne une population indienne catholique de sept à huit cents âmes, répartie en treize stations.

Les protestants n'y sont qu'une centaine et les païens une quinzaine. Trois écoles mixtes (de catholiques et non-catholiques) comptent cinquante élèves, dont 29 catholiques; trois autres écoles purement catholiques ont 66 élèves. L'Apostolat de la Prière est établi en plusieurs endroits. Chez bon nombre de ces Indiens fleurit la fréquentation des sacrements, autant que les circonstances le permettent, c'est-à-dire les visites plus ou moins fréquentes du missionnaire.

Parvenue à Sudbury, la grande ligne du Pacifique Canadien se bifurque: la ligne principale monte vers le nord-ouest et se rend directement à l'océan Pacifique; l'autre fléchit au sud-ouest, traverse au Sault-Sainte-Marie le pont international et s'en va, à travers les États limitrophes de nos voisins, rejoindre les prairies du Manitoba et de la Saskatchewan.

Au tiers de sa course, entre Sudbury et le Sault-Sainte-Marie, nous retrouvons le village de Spanish, dont mention a été faite au chapitre deuxième. C'est là que durant l'été de 1913 se transportèrent avec armes et bagages, l'École Industrielle et le couvent de Wikwe-mikong.

Mais avant de parler de l'œuvre principale de Spanish, disons un mot des quelques postes desservis de ce centre par un vétéran des missions, le P. Napoléon Dugas.

Sagamok vient en premier lieu avec ses deux cents Indiens, Kenabutch 175, Spanish Mills 100, et trois ou quatre autres stations moins importantes. Le total est de 500 catholiques, parmi lesquels, comme une semence légère de folle avoine perçant çà et là, 25 protestants et 15 infidèles. Les trois écoles catholiques sont fréquentées par 65 élèves.

Et maintenant Spanish.

L'École Industrielle et le couvent sont situés à un mille du village blanc de Spanish, à l'embouchure de la rivière Espagnole, au fond d'une petite baie tranquille

que défendent contre les rafales du large, à droite et à gauche, deux énormes rochers hauts de 100 à 150 picds, longs d'un mille, plongeant à pic dans l'eau, mais en pente du côté des habitations. L'ouverture qu'ils laissent entre eux (cinq à six cents pieds) permet de voir les îles rapprochées de la côte et, au delà du vaste Chenal du Nord, à vingt-

cinq milles de distance, l'île Manitouline, comme une ligne bleuâtre qui va se perdre vers l'ouest. École et couvent s'élèvent avec leurs dépendances sur les pentes de la coï-



LE PORT DE SPANISH

line; des pelouses et des jardins les entourent; de hautes futaies les protègent contre les vents du nord; plus loin, s'étendent les champs cultivés, terrains d'expérimentations pour les apprentis-fermiers de l'École.

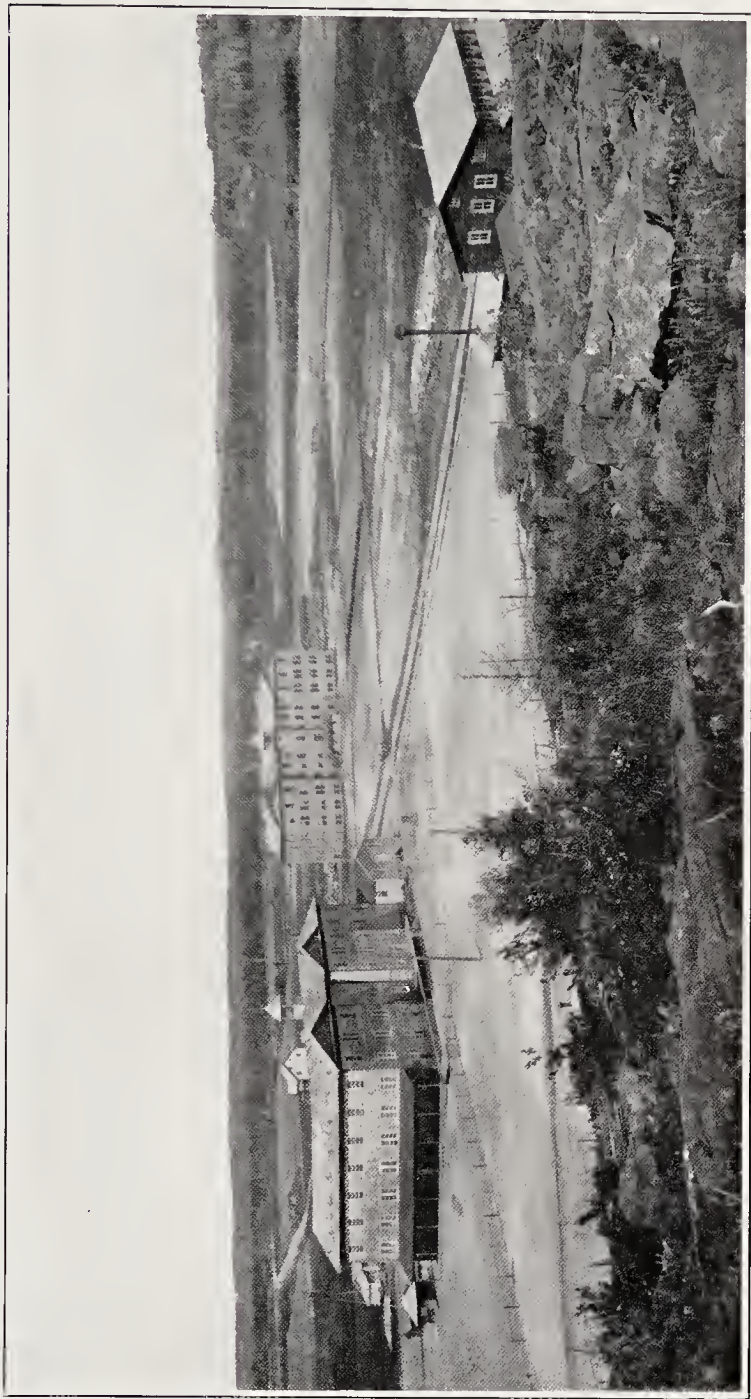
Les débuts de Spanish en 1913 furent désolants: outre les tracas inséparables d'une installation nouvelle, deux élèves du couvent se noyèrent; six autres avec leurs maîtresses faillirent éprouver le même sort; la barque à essence *Jeanne d'Arc* sombra au milieu d'une tempête; enfin, durant deux mois, la fièvre typhoïde sévit parmi les élèves, sans néanmoins y causer un seul décès; le bon Dieu jugeant suffisante l'épreuve pour une première année.

L'année suivante, l'épreuve prit la forme de l'incendie: la scierie, l'atelier de menuiserie, la cordonnerie et une boutique remplie de planches furent tour à tour la proie des flammes. Ce n'est pas tout. Au mois d'août de l'année suivante, le supérieur de l'établissement,

alors le P. Napoléon Dugas, se brisa une jambe en tombant; transporté à l'hôpital de Sudbury, il y fut bientôt rejoint par deux frères coadjuteurs qu'une fièvre maligne tcnailait. La grippe espagnole, en 1918, mit le comble à l'épreuve en y mettant fin: école et couvent, maîtres et élèves furent atteints de l'épidémie: dix-huit victimes y succombèrent, dix garçons et huit filles; deuil immense pour les deux établissements et surtout pour les familles ainsi frappées, mais deuil adouci par la fin si belle de ces jeunes et pures victimes.

Il est un dicton méchant qui a cours aux États-Unis: *The only good Indian is a dead Indian*, le seul bon Indien est l'Indien mort. Il va sans dire que l'Église catholique, aux États-Unis comme au Canada, ne l'admet point. Elle veut faire de tout Indien ainsi que de tout homme venant en ce monde, un bon chrétien, un bon citoyen de la terre et du ciel. A cette fin, elle se penche vers lui dès le berceau, lui administre ses sacrements, éclaire peu à peu l'intelligence de l'enfant, fortifie sa volonté, corrige ses défauts, développe ses qualités natives, s'efforce en un mot d'amener l'enfant, l'adolescent à la dignité de l'homme capable de servir Dieu en servant son pays.

J'ai résumé là, en quelques lignes, l'œuvre de l'École Industrielle de Spanish, école et couvent. Le personnel de l'école dont le supérieur est le P. Charles Bélanger, est de quatre prêtres, deux scolastiques, huit frères coadjuteurs et 115 élèves, dont 58 Odjibwés et 57 Iroquois (41 de Caughnawaga, 16 de Saint-Régis); celui du couvent est de quinze religieuses et 110 élèves, dont 70 Odjibwées et 40 Iroquoises. Jusqu'au mois de novembre 1923, le gouvernement s'engageait à payer pour 100 garçons et 100 filles, acceptés par lui ou ses agents, la somme de \$140.00 par tête, chaque année. Depuis novembre 1923, il a élevé le chiffre des élèves à 112 pour l'un et l'autre établissement. C'est une marque de la satisfaction croissante du gouvernement.



SPANISH. ÉCOLE INDUSTRIELLE ET COUVENT

De fait, les inspecteurs officiels, dans leur double visite annuelle, n'ont jamais ménagé les éloges à l'œuvre éducatrice de Wikwemikong d'abord, puis de Spanish. Il semble même qu'ils aient parfois exagéré. L'un d'eux déclarait en 1907: « L'École Industrielle de Wikwemikong l'emporte d'emblée sur les autres de même genre que j'ai visitées, et elle n'est certainement inférieure à aucune école de blancs dans ces régions. »

Ce qui est certain, c'est que l'amour de l'agriculture a été développé chez nos élèves de Wikwemikong et de Spanish, de façon à laisser loin derrière eux les élèves des Écoles industrielles protestantes. Un voyageur, très au courant des résultats chez les uns et les autres, en faisait l'avcu: « Je suis protestant, mais je reconnais franchement la supériorité de vos sauvages catholiques pour les mœurs et pour leur application aux travaux des champs. » Les anciens élèves de l'École sont parmi les plus progressifs et les chefs du mouvement. On a remarqué que certains villages se dépeuplent au profit de la campagne. Dieu veuille que le feu sacré ne s'éteigne point au cœur de nos sauvages!

La forge, la menuiserie, la cordonnerie ont aussi leurs élèves, mais en moindre nombre que la ferme, et il arrive que plusieurs, au sortir de l'école, prêts à prendre un métier, s'adonnent plutôt à l'agriculture. Les métiers ont pourtant leurs adeptes: de bons forgerons, de bons menuisiers, d'habiles mécaniciens, des chefs d'équipe dans les chantiers conduisant une centaine d'hommes blancs, des marchands faisant leurs achats, leurs ventes, et tenant leurs livres à la perfection.

Ce que nous disons des garçons de l'école peut se répéter avec avantage des élèves du couvent. Les filles gardent généralement plus longtemps la formation reçue. Elle se remarque dans les jeunes ménages indiens où ce qui a été appris au couvent est appliqué avec soin, avec goût, avec une grâce parfaite: la maison est bien tenue, les repas sont appétissants, la couture, le tricotage se font régulièrement.

Mais au-dessus des métiers et des soins du ménage, il y a, dans l'une et l'autre école, la formation de l'intelligence et l'éducation de la volonté. L'enseignement est bon, les classes bien faites, les élèves dociles; les examens, régulièrement institués, prouvent les succès obtenus; l'inspection officielle est très nette sur ce point. L'année dernière (1924), quatre élèves du couvent se sont pré-



SPANISH. DÉPART POUR UNE EXCURSION

sentées à l'examen d'entrée des études secondaires, *Entrance Examination*: elles ont réussi toutes quatre, deux avec très grande distinction. A certaines fêtes, des concerts, des saynètes, de petits drames sont donnés, où les auditeurs, venus de Spanish et des villages voisins, manifestent leur admiration devant la tournure, le débit, le naturel, la distinction même des manières et du langage de ces petits enfants des bois.

La formation religieuse est naturellement au-dessus de tout. Les enfants ont très bon esprit; ils sont pieux; leur tenue à la chapelle est irréprochable: à genoux, droits, répondant à haute voix aux prières, chantant de leur voix très douce les cantiques et les hymnes de l'Église. La sainte communion est en grand honneur, tous communient très souvent, la plupart le font chaque jour.

On se demandera sans doute ici comment il se fait qu'une éducation totale, poussée de la sorte chez les garçons et les filles, ne produise pas, à travers toutes les

réserves sauvages, un courant magnifique, un relèvement plus prononcé des esprits et des cœurs, une ascension de toute la race. C'est que, d'abord, tous les petits sauvages ne fréquentent pas les établissements où nous avons vu se donner une éducation de choix, comme à Cape Croker, Wikwemikong et Spanish; encore que dans les autres écoles la formation soit aussi très bonne. Il faut ensuite se rappeler ce que nous avons dit, au chapitre premier, du caractère enfantin du sauvage, de son inconstance, de sa légèreté déconcertante. Ne lui demandez pas les efforts continus qu'il devrait faire pour garder l'élan vigoureux reçu à l'école. Là est la clef de l'énigme, l'explication de ces paradoxes et contradictions auxquels on se heurte à tout bout de champ dans l'étude des tribus sauvages.

Pour abrégé, répétons qu'il y a eu progrès de la race, progrès sensible et dans tous les genres, mais qu'il reste sans doute beaucoup à faire avant d'atteindre l'idéal que tout bon missionnaire ne perd jamais de vue.

De Spanish nous passons à Garden River. La distance de cent milles est franchie par la ligne Sudbury-Sault-Sainte-Marie. Garden River est une réserve sauvage située sur les deux rives d'une rivière qui circule paisiblement au travers de grands bois de pins et de sapins, entremêlés de champs cultivés, de taillis épais et de vastes pelouses qui donnent à l'ensemble l'aspect riant d'un *jardin*: de là son nom.

Les habitants de Garden habitaient jadis le Sault-Sainte-Marie. Chassés par l'invasion des blancs, ils vinrent planter leurs tentes en ce lieu. C'était trop près: le Sault qui n'est qu'à neuf milles de distance, est pour eux une source de tentations et d'équipées fréquentes.

L'évangélisation de Garden et des autres petits villages indiens de la côte nord fut renouée peu de temps après le retour de la Compagnie au Canada. En 1846,

le P. Hanipaux prenait la desserte de ces stations. Après lui, le P. Kohler s'y dévoua pendant douze années. En 1865 il fit de Garden une résidence, alors que jusque-là ce poste était desservi du Sault. Il le fut de nouveau de 1869 à 1872, faute de missionnaires. Rouverte en 1872, la résidence n'a plus connu d'interruption.

La proximité de la ville, avon-nous dit, est un danger pour les sauvages de Garden. Elle l'est spécialement pour un groupe fixé à deux milles du village, vers la ville, autour d'une vaste baie qui a donné son nom à l'endroit, la *Baie*. Ces Indiens ne pouvaient guère fréquenter l'église sur semaine et recevoir la sainte communion. On y a pourvu depuis quelques années. Une fois par semaine en hiver, deux fois en été, le missionnaire va dire la messe dans la maison du chef où se donnent rendez-vous les sauvages de la Baie.

Le missionnaire, P. Étienne Dufresne, a un autre petit poste à desservir, en face même de la réserve, dans la grande île au Sucre.



ÉGLISE DE GARDEN RIVER

Mais son champ d'action est surtout à Garden River qui lui fournit plus de 400 âmes. Les protestants y sont à peine un cent. Chose singulière: le maire du village ou chef de la tribu est presque toujours choisi parmi eux. Il est vrai que pareil phénomène se présente aussi chez les blancs. Soixante enfants fréquentent l'école catholique qui jouit d'un très bon enseignement. L'école a été naturellement l'objet de la sollicitude des missionnaires de Garden; les deux autres points ont été la communion plus fréquente et la sanctification du dimanche. Les *Lettres annuelles* ne font pas toujours entendre la même note joyeuse: le mode mineur succède parfois au majeur, la plainte à l'air de fête. Qui s'en étonnera?

C'est au cours de son administration de Garden River que mourut, en 1915, le très bon, on pourrait dire le saint missionnaire, Joseph Specht. Originaire d'Alsace, solide de corps et d'âme, infatigable à l'ouvrage, ardent et humble: de ses soixante-deux ans de vie il en passa quarante-deux dans la Compagnie et trente-cinq dans les missions de l'Ontario, donnant partout les plus beaux exemples de perfection religieuse et du dévouement le plus absolu aux âmes qui lui étaient confiées.

A l'ouest de Garden River, à neuf milles, s'élève la ville du Sault-Sainte-Marie, ayant en face, sa rivale américaine du même nom. La rivière Sainte-Marie les sépare. Sortant du lac Supérieur par une pente devenue tout à coup un *rapide*, elle se précipite furieuse, écumante, sur le lit de granit rose, parsemé de pointes de roc qui barrent la route à toute navigation. Les deux villes ont pratiqué sur leurs rives de vastes canaux, recevant, de l'est ou de l'ouest, d'innombrables navires de toutes formes et de toutes dimensions et constituant un lieu de transit peut-être unique au monde par l'énormité de son trafic.

A l'époque lointaine où les Sauteux habitaient seuls ces régions, les Pères de la Compagnie de Jésus vinrent

y exercer leur ministère: les PP. Jogues et Raymbault en 1641; plus tard les PP. Ménard et Allouez. En 1668, le P. d'Ablon, accompagné du célèbre P. Marquette, découvreur avec Jolliet du Mississipi, fonda la résidence du Sault-Sainte-Marie, côté américain.

Nous avons dit un peu plus haut ce qui s'accomplit au milieu du siècle dernier. En même temps que la



MISSION DE MICHIPICOTON

fondation de Garden River avait lieu celle du Sault canadien. La mission du Canada continua néanmoins à desservir le Sault américain ainsi que les postes sauvages du Michigan. Lorsque, en 1914, la province canadienne remit à l'évêque de Marquette la paroisse du Sault, elle garda pour elle les missions indiennes; et depuis ce temps, un missionnaire, P. William Gagnieur, ayant ses quartiers à la résidence Saint-Ignace du Sault canadien, parcourt incessamment le nord de la péninsule du Michigan; ses stations à l'est, au sud et à l'ouest, à des distances variant de 40 à 200 milles, lui donnent une population indienne de 960 âmes, dont 860 catholiques.

La résidence Saint-Ignace héberge également le P. Léopold Porcheron, missionnaire des stations indiennes

de la rive septentrionale du lac Supérieur, depuis les Sables, à l'est, jusqu'à Michipicoton à l'ouest, en passant par le poste au nom harmonieux de Gawabishkatawanga. La baie de Goulais garde encore les traces des anciens missionnaires, d'Ablon, Allouez et autres. Le P. Kohler obtint du gouvernement, en 1850, un lopin de terre pour y construire une chapelle. Celle-ci est l'œuvre de l'illustre missionnaire, Mgr Baraga. En 1862, il était venu à pied du Sault — 30 milles — voir ses chers sauvages, les catéchiser, en baptiser plusieurs. L'année suivante, il expédia les matériaux de construction pour bâtir la petite chapelle où l'on dit encore la messe.

Gros Cap, la baie de Goulais, Batchewana et Michipicoton sont respectivement à 15, 30, 45 et 200 milles du Sault. Ils constituent la plus forte portion du troupeau qui ne dépasse guère 320 âmes. Le difficile est de les atteindre en hiver, par les tempêtes de neige qui si souvent font rage sur les bords du lac Supérieur. En été, une extrême prudence est nécessaire pour s'engager sur le lac, même en frôlant le rivage, suivant le conseil du poète latin: *Littus ama*. Le lac Supérieur est redoutable en toutes saisons.

Depuis quelques années, un Père du Sault-Sainte-Marie va porter secours au missionnaire de Nipigon, en visitant quelques-uns des postes lointains de la rivière Albany. Nous y reviendrons au chapitre suivant.

CHAPITRE CINQUIÈME

AU NORD ET A L'OUEST DU LAC SUPÉRIEUR

Du Sault-Sainte-Marie à Michipicoton la distance, indiquée plus haut, est de deux cents milles. A partir de là, les postes sauvages sont desservis de Nipigon, deux cents milles plus loin à l'ouest.

Nipigon reçut, vers 1668, la visite du grand apôtre de l'ouest, le P. Claude Allouez. Le missionnaire découvrait en même temps les mines de cuivre du lac Supérieur et en faisait part au gouvernement de la Nouvelle-France.

Aujourd'hui, Nipigon est un village de près de trois cents âmes, délicieusement situé sur les bords ombragés de la rivière du même nom. Après une course brève et rapide, la rivière va se jeter dans le lac Supérieur; une grande île, du nom de Saint-Ignace, défend contre les lames du large la baie de Nipigon. La rivière prend sa source au lac Nipigon, belle et vaste nappe d'eau de trente-cinq milles de large, de quatre-vingts milles de long, parsemé d'îles nombreuses, grandes et petites, paradis des touristes. Du village au lac, il y a une distance de cinquante à soixante milles. C'est la route la plus fréquentée du missionnaire dans ses excursions vers le nord.

Nipigon fut longtemps une desserte de Fort William. Ce n'est que depuis quelque vingt ans qu'il possède son pasteur résidant. Après les PP. Prosper Lamarche et Napoléon Dugas, le P. Charles Bélanger, aujourd'hui supérieur à Spanish, a desservi pendant plus de dix ans cette rude mission. Le P. Joseph Couture lui a succédé l'an dernier.

Nipigon a toujours fait la consolation de ses pasteurs. Il n'est rien, en effet, de plus fervent que cette chrétienté:

l'Apostolat de la Prière y est établi, la dévotion au Sacré Cœur de Jésus est très vive ainsi que le culte de la sainte Eucharistie. C'est à ces fortes pratiques que le missionnaire attribue la ferveur de ses ouailles et en particulier ce fait remarquable: pas un seul sauvage ne prend de boisson enivrante, malgré les tentations nombreuses



NIPIGON. ÉGLISE ET RÉSIDENCE

qui les assaillent au contact des blancs du voisinage, notamment des touristes installés sur les bords de la rivière et du lac. Leur prêtre ne peut néanmoins, à cause du nombre des stations à visiter, leur donner que deux dimanches par mois; mais il est là dès le vendredi et ne repart que le lundi. Ces bons Indiens profitent largement de l'occasion ainsi ménagée: tous se confessent et presque tous s'approchent chaque matin de la sainte table.

Les autres réserves ne le cèdent guère en dévotion. On accourt de toutes les forêts et des lacs d'alentour et même de postes très éloignés, pour entendre le Père, se confesser et communier. Comme tous les sauvages ils sont passionnés pour la musique; les chapelles ont

à peu près toutes leur harmonium. Le violon vient souvent à la rescousse. Seulement ici le missionnaire doit user de circonspection, il doit voir à ce que cet instrument ne serve pas à développer la passion des sauvages pour la danse. Il a obtenu jusqu'ici que les danses n'auraient lieu qu'en plein jour et à l'occasion des mariages et de certaines fêtes solennelles.

Les païens de ces régions ont été gagnés à Jésus-Christ. Il reste un certain nombre de protestants. Les stations régulièrement desservies, soit chaque mois soit de fois à autre pendant l'année, sont à des distances variables de 40 à 180 milles. Il y a en plus les appels aux malades. Vous verrez souvent, en hiver, le missionnaire chaussé de raquettes, marcher devant ses chiens qui tirent péniblement, dans la neige profonde, le traîneau chargé de la chapelle et des provisions, faire des soixante, quatre-vingts milles et plus, coucher à la belle étoile par des froids de 40 à 50 degrés, pour aller porter la consolation des sacrements à trois ou quatre familles, dont un des membres est mourant.

Il y a plus encore. C'est la visite des postes lointains du nord. Les principaux se nomment le lac Savant, au nord-ouest (distance de 200 milles), lac Saint-Joseph, source du grand fleuve Albany (320 milles), Fort Hope, franc nord de Nipigon (400 milles), Marten's Falls, nord-est (500 milles). Jusqu'à 1917, ces stations étaient desservies par les vaillants apôtres de la baie James et de la baie d'Hudson, les PP. Oblats de Marie-Immaculée. Ceux-ci conservant l'Albany inférieur et les postes riverains des deux baies, le reste passa, en 1917, à la Compagnie de Jésus.

D'immenses solitudes séparent ces chrétientés nouvelles des groupes desservis régulièrement par le missionnaire de Nipigon. Le P. Bélanger s'y jeta résolument dès l'année suivante. L'époque choisie fut les mois de juin, juillet et août: c'est le seul temps où l'on puisse trouver les sauvages réunis; les autres mois sont con-

sacrés aux expéditions lointaines, à la pêche, à la chasse, aux bords des rivières et des lacs, dans les forêts profondes.

Les noyaux de chrétientés que le Père de Nipigon trouva dans ces hauts parages avaient été si bien formés par les PP. Oblats qu'il ne rencontra partout que des motifs de consolation et d'espérance. Il renouvela sa



LE P. BÉLANGER ET SES INDIENS DE BISCOTASING

visite en 1919, aidé, pour les postes de l'ouest, par le Père Desautels, alors au Sault-Sainte-Marie. Mais il lui tardait de faire partager ses impressions au nouveau Supérieur ecclésiastique

de ces contrées. En effet, le diocèse de Haileybury se démembrait, en mai 1919, et cédait à la nouvelle Préfecture apostolique de l'Ontario-Nord les terres situées au nord du cinquantième degré de latitude. M. l'abbé Joseph Hallé en était le titulaire; il devait, dès l'année suivante, devenir le premier Vicaire apostolique de l'Ontario-Nord, sous le nom d'évêque de Pétrée.

Au mois de juin 1920, une grande expédition fut organisée. Le Vicaire apostolique, le P. Desautels, un scolastique, le F. Joseph Couture, et deux guides expérimentés la composèrent. Le missionnaire de Nipigon avait pris les devants pour préparer la réception de la *grande Robe-Noire*. De Fort Hope il avait envoyé un solide canot avec les deux guides que nos voyageurs trouvèrent à Ombabika, sur le Transcontinental National. Le canot fut chargé: en avant, l'un des guides, avec ses yeux de lynx pour découvrir les écueils, les pierres traîtresses à fleur d'eau; à la poupe, son compagnon, pour

gouverner; au milieu, les deux Jésuites adossés au bagage, aviron en mains comme les guides; près d'eux, le prêtre-missionnaire replié sur lui-même sans pouvoir bouger. Un grand signe de croix, et les quatre avirons plongent en même temps dans l'eau et font bondir l'embarcation. Il y fallait du nerf, car on avait devant soi une traite de cinq jours.

Tout était bien organisé. Le matin, après la méditation, Monseigneur lisait quelques pages des Actes des Apôtres; puis de temps en temps, durant le jour, il récitait à haute voix le rosaire auquel répondaient ses compagnons, deux en français, deux en sauvage. Les repas, bien pauvres, se prenaient au petit bonheur. Les portages se chargeaient de rompre, à leur manière, la monotonie de la navigation. Les portages! Quelle terrible épreuve pour nos missionnaires, comme ils le furent pour les premiers apôtres de la Nouvelle-France! Pour les Indiens, il n'y a que les portages qui comptent. Si une course, même longue, se présente sans portage, c'est tout près, *besho, besho*; ils calculent par portages comme nous par milles.

Le portage se fait aux chutes et aux rapides impassables. Il faut alors tout transporter, canots et bagages, à des distances d'un quart de mille, d'un demi-mille, d'un mille parfois et plus, et cela des trois et quatre fois par jour. Neuf cents livres d'effets, comme dans cette expédition, exigent de chacun des passagers deux voyages. Une large lanière de cuir est assujettie sur le front, les deux bouts libres servant à fixer la charge sur le dos du porteur. Les commençants acceptent cent cinquante livres; les porteurs de métier ne prennent jamais moins de deux cents livres et trottinent d'un bout à l'autre du portage. Vous en verrez qui empileront, par dessus, deux sacs de farine et d'autres ballots et le tout se tiendra admirablement en place malgré les accidents du terrain. Il y a toutefois accident et accident, et tels de ces accidents firent culbuter l'un après l'autre nos deux Jésuites

avec leur charge qui leur enfonçait la tête dans les épaules, avec la bénédiction de Monseigneur. A sa deuxième chute, le scolastique ne put s'empêcher de soupirer: « Ah! Marie Tomaosh (allusion à une demi-convertisse de Fort Hope), si tu savais comme tu nous coûtes cher! »

Il y a pourtant quelque chose de pire que les portages en ces contrées, quelque chose qui constitue une sorte de martyre à coups d'épingle: ce sont les maringouins. Ils harcèlent les voyageurs tout le long du jour, et le soir c'est par nuées épaisses qu'ils se précipitent sur leurs victimes. Couchés sous la tente, les voyageurs ne peuvent espérer dormir sans la protection d'une moustiquaire soigneusement repliée sous les couvertures. Sans elle, affirment-ils, ce ne serait pas seulement le manque de sommeil qui les torturerait, mais bien un véritable empoisonnement.



UN « PORTEUR » DANS UN « PORTAGE »

Mais cela et tout le reste était supporté gaîment: n'allaient-ils pas à la chasse des âmes qui les attendaient, *venatores animarum*. Cinq jours et demi durant ils voguèrent sur les flots, marchèrent dans la brousse, passèrent d'un lac dans une rivière, d'une rivière dans un lac, et voici que, le 22 juin, après deux cents milles de navigation et vingt-trois portages, apparut à leurs yeux le fleuve Albany, aux rives largement écartées, aux eaux peu profondes mais si rapides

dans leur course que les guides laissèrent l'aviron pour pousser à la perche la lourde embarcation. Le fleuve franchi, on s'engagea dans un cours d'eau, décharge d'un beau lac où le canot ne tarda pas à pénétrer. Là, les voyageurs purent enfin contempler, sur la rive occidentale, le terme de leur expédition: le Fort Hope,



FORT HOPE

avec ses diverses constructions, les bâtiments de la Compagnie de la baie d'Hudson et des frères Revillon, les wigwams des Indiens catholiques, ceux des protestants et des païens, et, les dominant tous, l'église catholique, toute blanche et toute belle avec son clocheton élané montant droit vers le ciel.

Quelle fête pour les 250 sauvages catholiques de la réserve!... Mais nous ne pouvons nous attarder aux détails de ces pieuses solennités. Disons seulement que les bons Indiens sont insatiables d'offices à l'église: ils assistent aux trois messes le matin; le soir, il y a sermon, chapelets de la sainte Vierge et du Sacré Cœur, bénédiction du très saint Sacrement, prière du soir, puis une suite de *Pater* et d'*Ave* pour toute espèce de besoins généraux et particuliers, et chants indiens à n'en plus finir.

Ces sauvages, connus sous le nom de Muskégons, appartiennent à la grande famille algonquine. Leur langue est presque un dialecte distinct de l'algonquin: c'est un mélange d'algonquin, d'odjibwé et de cris, avec un grand nombre d'expressions et de tournures locales. A l'est, vers la baie d'Hudson, les expressions crises sont plus nombreuses, tandis qu'à l'ouest l'odjibwé est plus pur. Il y a donc là une difficulté de plus à vaincre pour s'adapter parfaitement au ministère des Muskégons.

Nomades s'il en fut, ils vont à la pêche, à la chasse, par monts et par vaux, fixant leur tente pour un temps puis l'enroulant et la portant plus loin; l'Albany leur fournit la grande artère qui les met en communication avec toutes les plaines et les forêts de l'Ontario-Nord, du lac Saint-Joseph, à l'ouest, où il prend sa source, jusqu'à la baie James s'épanouissant dans cette mer intérieure qu'est la baie d'Hudson.

La visite pastorale de Fort Hope ne devait se faire qu'après la double visite de Marten's Falls et du lac Saint-Joseph. On se partagea la besogne: le Vicaire apostolique et le Supérieur de Nipigon choisirent le premier poste, le deuxième échut au P. Desautels et au F. Couture. Le 24 juin, les deux bandes prirent chacune leur direction: à l'est, Marten's Falls à 115 milles; à l'ouest, le lac Saint-Joseph à 200 milles. A raison de trente à quarante milles par jour, portages compris, ce sont deux voyages de trois et cinq jours, pour trouver au terme, à Marten's Falls cinquante sauvages, au lac vingt-cinq. Et ce n'est pas payer trop cher le bonheur apporté à ces quelques âmes si rarement secourues.

Au retour des deux expéditions, la visite pastorale est inaugurée. Il y a procession, entrée solennelle dans l'église, grand'messe, sermon de Monseigneur interprété par le P. Bélanger, et confirmation de trente-cinq personnes, hommes, femmes et enfants. Le lendemain on se dirige en procession au cimetière; un sermon est prêché

à la foule toujours avide d'instruction, et de longues prières sont dites pour les fidèles trépassés. La pensée de la mort avait étendu comme un voile de deuil sur le village. Mais ce fut bien autre chose lorsque la nouvelle se répandit que l'heure de la séparation avait sonné.

Toute la réserve est descendue au rivage. Les Indiens supplient Monseigneur de leur laisser un prêtre résidant. Si on ne les visite qu'une fois l'an, à l'été, que vont-ils devenir durant les trois autres saisons, loin de tout secours spirituel, seuls pour défendre leur foi, servir Dieu et, pour quelques-uns sans doute, se préparer au grand voyage de l'éternité ?... Les larmes coulent de tous les yeux. Profondément ému, Mgr Hallé promet de tout faire pour accorder leur demande, il compte sur la grâce qui, jusqu'à présent, les a si merveilleusement conservés, il les bénit enfin avec amour et les confie à la garde des anges tutélaires de ces contrées.

Le canot s'éloigne. Longtemps encore on se salue de part et d'autre, tous avec l'espoir de jours meilleurs pour ces rudes missions. A cette fin, il faudra que le Maître de la moisson fasse entendre au cœur de nombreux jeunes gens l'appel lointain de ces pauvres âmes. Il n'est pas de plus belle vocation.

Nous poussons encore plus à l'ouest sur les bords du lac Supérieur, et nous arrivons enfin aux dernières missions occidentales de la Compagnie de Jésus. Elles sont aujourd'hui desservies de Mission Bay; elles l'ont été longtemps de Fort William. Aujourd'hui, ville considérable et tête de la navigation canadienne sur les lacs, comme Duluth l'est pour les États-Unis, Fort William n'était, dans les premières années du retour de la Compagnie, qu'un tout petit Fort situé sur la rive gauche de la Kaministikwia, et par où passaient les voyageurs allant vers les plaines de l'Ouest.

La première mission, en 1848, ne fut pas établie dans ces parages. Le site d'abord choisi par le P. Choné et

le P. Frémiot était plus au sud, à l'embouchure d'une petite rivière qui confine à la république voisine et dénommée Rivière-aux-Tourtres. La difficulté des approvisionnements les rapprocha bientôt de Fort William. Missionnaires et sauvages fixèrent leurs tentes sur la rive droite, à trois milles en amont du poste anglais.



ANCIENNE MISSION DE FORT WILLIAM

Cette proximité des blancs serait, comme ailleurs, une source d'ennuis sans nombre pour la nouvelle colonie. La terrible eau-de-feu devait surtout exercer la vigilance des pasteurs. Dieu, heureusement, les avait armés pour cette lutte: chez le P. Choné on remarquait surtout l'élan et la force; chez le P. Frémiot c'était plutôt l'amabilité et la persuasion avec le même amour des âmes.

Le successeur de ce dernier, en 1852, fut le P. du Ranquet, que nous avons déjà vu à l'œuvre aux îles Walpole et Manitouline. Il rappelait par son zèle et sa sainteté les apôtres des temps héroïques du Canada. Les longues courses lui étaient confiées: au midi, Grand-Marais, Grand-Portage, dans le Minnesota, et même jusqu'à la rive sud du lac où il retrouvait les traces de

ses illustres devanciers, les PP. Ménard, Allouez, Druillettes; en face du delta de la rivière, des îles nombreuses et surtout la grande Ile Royale; au nord les distances s'accroissaient, Red Rock à 100 milles, Nipigon à 150 milles et, poussant plus loin que le P. Frémont qui avait planté la croix à Nipigon, il se rendait jusqu'à Michipicoton, 300 milles.

Nul chemin de fer en ce temps-là. Tous les voyages se faisaient, en été, partie en canot, partie à pied, sac au dos; en hiver, sur les raquettes et battant la neige devant les traîneaux à chiens. Au retour de ses expéditions, le P. du Ranquet écrivait des mémoires où il indiquait les divers obstacles à l'évangélisation des sauvages et, désireux d'être utile à ses frères, suggérait les moyens, les industries propres à rendre le travail plus facile et plus fructueux. Il composait en outre des opuscules en odjibwé et se livrait si bien à l'étude approfondie de l'algonquin qu'il devint, comme nous l'avons dit, un des maîtres de la langue.

Compagnon du P. du Ranquet puis, au départ de celui-ci pour Wikwemikong en 1877, son successeur et son émule, le P. Joseph Hébert a laissé chez les blancs et les Indiens catholiques et protestants, le souvenir d'un missionnaire où le savoir le disputait à la sainteté, où l'ardeur du zèle s'alliait aux plus délicates attentions du cœur. Malheureusement il ne sut pas proportionner le travail à ses forces. Cinq années d'efforts surhumains le brisèrent dans la force de l'âge: il dut renoncer aux courses lointaines. Nommé supérieur de la mission de Fort William, il s'appliqua à combattre deux fléaux qui désolaient la réserve: le concubinage et l'intempérance. Il y réussit admirablement par l'Apostolat de la Prière d'une part, et de l'autre par une société de tempérance sous la protection du Sacré Cœur de Jésus.

Les années se succédèrent paisibles sur les rives de la Kaministiquia jusqu'au jour où le Grand-Tronc-Pacifique voulut établir son débouché de l'ouest au lac

Supérieur et y placer ses immenses entrepôts. Il jeta son dévolu sur l'embouchure de la rivière, en face du Pacifique-Canadien et obtint du gouvernement, en 1905, une tranche de la réserve de Fort William. Cette tranche, proportionnée à l'appétit bien connu des compagnies de chemin de fer, englobait dans ses 1,600 acres le village,



MISSION BAY. ÉCOLE, ÉGLISE, RÉSIDENCE

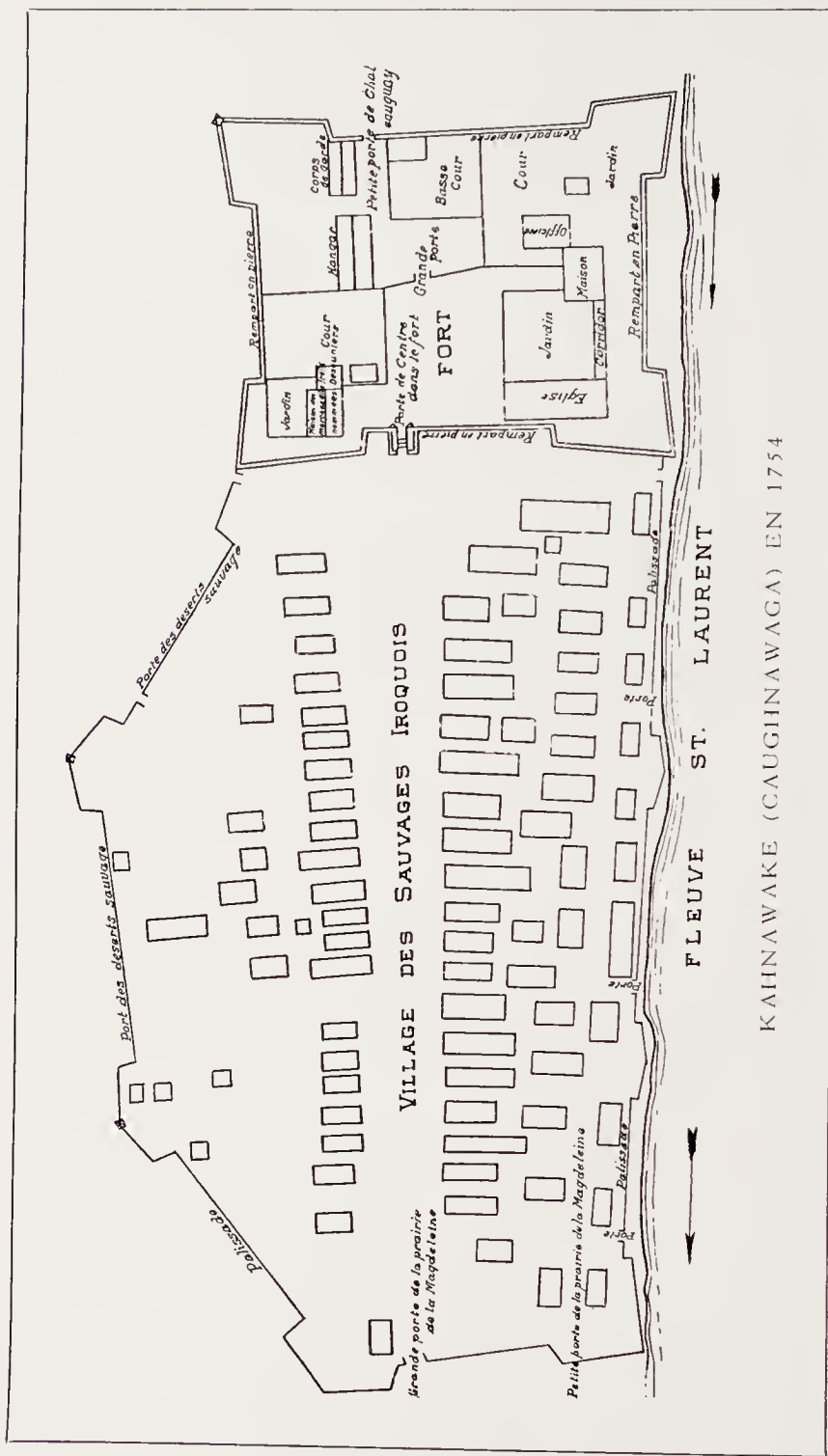
les champs cultivés, l'église, le cimetière, la résidence, le couvent et les bois en bordure de la Kaministikwia jusqu'au lac.

L'exode des vivants et des morts, sous la conduite du P. Lamarche, se fit à la fin de l'automne de 1907. A part quelques familles qui fixèrent leur cabane au pied du Mont McKay, la mission se transporta tout d'une pièce au bord du lac, à cinq milles de Fort William, dans une anse paisible, à l'abri des grands vents du nord et de l'ouest. Le nouveau site portait le nom très couleur locale, mais plutôt prosaïque, de Squaw Bay; on le métamorphosa heureusement en Mission Bay.

Le petit noyau resté à la montagne alla grossissant un peu chaque année. Il fallut, en 1911, lui construire une petite chapelle et lui accorder deux fois par mois la visite du missionnaire, alors le P. Joseph Drolet. Aujourd'hui, il dépasse en nombre la mission du lac: 95 ici contre 78 là-bas. Au reste, l'ensemble de la mission diminue peu à peu. Le missionnaire actuel, P. Victor Renaud,

attribue ce fait à l'affranchissement progressif de ses sauvages. Ils quittent la réserve, se mêlent aux blancs et obtiennent la personnalité civile.

Outre les deux postes de Mission Bay et de la Montagne, deux autres stations réclament les soins du missionnaire: Sand Point, 80 sauvages, Lac Long 200. La première est à 100 milles, la deuxième à 200. Le prêtre a de quoi exercer ainsi son zèle auprès et au loin, et faire revivre, à certaines époques de l'année, les plus beaux jours de l'ancienne mission de Fort William.



KAHNAWAKE (CAUGINAWAGA) EN 1754

CHAPITRE SIXIÈME

LA MISSION IROQUOISE DE CAUGHNAWAGA

Après la brève étude des missions odjibwées, nous passons à l'exposé succinct de la seule mission iroquoise que la Compagnie de Jésus possède actuellement au Canada. Elle est située dans la province de Québec, aux portes même de Montréal, à Caughnawaga.

Nous avons dit, dans un autre opuscule, les débuts de cette mission à Laprairie, en 1669, ses accroissements, sa ferveur, ses diverses migrations et son établissement définitif à Caughnawaga (forme anglaise du nom iroquois Kahnawake, *au rapide*). Après l'extinction des Jésuites à la fin du dix-huitième siècle, elle fut desservie successivement par des prêtres séculiers (1783-1855), des Pères Oblats (1855-1892), un prêtre séculier, l'abbé J.-G. Forbes, aujourd'hui évêque de Joliette (1892-1903).

En 1903 s'accomplissait la prévision du saint évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget, à savoir que, « un jour, sans doute, saint François Xavier (sous le vocable duquel la mission fut placée dès son origine) saluerait le retour de ses frères à la maison du Sault-Saint-Louis ».

La mission, offerte à la Compagnie de Jésus par Mgr l'archevêque de Montréal, fut acceptée avec bonheur. La Compagnie rentrait dans l'antique maison que les Pères avaient bâtie en 1716, l'année même de la quatrième migration. L'église n'était plus la même: celle de 1719, devenue trop petite, avait été démolie et reconstruite en 1845 par le zélé missionnaire, abbé Joseph Marcoux; mais on y retrouvait le bel autel donné par Louis XIV et les statues en bois de Saint-Ignace et de Saint-François-Xavier.

Les missionnaires préposés à cette œuvre ont été successivement les PP. Samuel Granger, Arthur Melançon, Joseph Gras, Onésime Lacouture.



CAUGHNAWAGA

Résidence bâtie entre 1716 et 1721, et partie du vieux Fort

L'un des plus chers souvenirs de la mission primitive était la congrégation de la Sainte-Famille, fondée par le P. Chaumonot, et maintenue jusqu'à ce jour dans sa première ferveur. Pour liguer les hommes contre le fléau



TOMBEAU DE CATHERINE TEKAKWITHA

de l'intempérance, une société avait été établie en 1882 sous le patronage de saint Jean-Baptiste. On a ajouté depuis l'Apostolat de la Prière, une congrégation de l'Immaculée-Conception, une autre de Notre-Dame des Anges.

Ces diverses associations pieuses contribuent largement à entretenir chez les hommes et les femmes de la tribu l'esprit de foi, la pratique des vertus, la fréquentation des sacrements. Le respect des Iroquois à l'église rappelle celui des Odjibwés. Il suscite l'admiration des étrangers. Un visiteur protestant en fit l'aveu. Secrétaire du *Bureau des Commissaires indiens* aux États-Unis, il avait qualité pour bien juger et comparer. « Ma première visite au village se fit un dimanche. Je vis près

d'un millier de sauvages, hommes et femmes, à l'église; ce fut l'office religieux le plus impressionnant que j'aie jamais vu. Les femmes et les filles portaient un long châle noir; elles montraient, les hommes aussi, un sentiment de respect tel que je ne l'ai jamais rencontré nulle part ailleurs » (*The Administration of Indian affairs in Canada*, p. 64).

Le souvenir de leur jeune compatriote, Catherine Tckakwitha, est un stimulant pour leur piété. Née à Funda, près d'Albany, en 1656, venue à Kahnawake en 1677, morte en 1680, elle a laissé après elle le parfum d'un lis impérissable. Son tombeau a été glorieux dès le commencement; et bien que les restes de la jeune vierge aient participé aux diverses migrations de la tribu, elle attire encore les siens à l'endroit que ceux-ci nomment *Kateri tsi tkaiatat*, « où Catherine fut enterrée ». On y fait des pèlerinages. Une grande croix s'élève sur sa tombe. En 1890, on ajouta un monument en granit, au cours d'une imposante cérémonie présidée par un archevêque et deux évêques. Aujourd'hui, la Cause de la servante de Dieu est en marche, avec l'espoir d'un heureux résultat.

La cure des âmes à Caughnawaga n'a pas fait oublier les soins que l'on doit aux corps, notamment aux malades. On voulut que les Iroquois eussent leur hôpital bien à eux. Et de fait, ils l'appellent, non sans fierté: « Notre hôpital! » Il fut ouvert en 1905 et confié à ces Dames qui remportent de si beaux succès dans les écoles de l'île Manitouline et à l'École Industrielle de Spanish. Pendant des années, chaque semaine, un médecin de Montréal, Dr Hyacinthe Lebel, lui a consacré une visite et ses soins les plus attentifs, gratuitement, pour l'amour de Dieu.

Une autre œuvre, plus importante encore, fut l'introduction des Sœurs de Sainte-Anne à Caughnawaga, pour l'enseignement dans les écoles. La merveille fut que l'initiative en vint de l'agent du Département des Affaires

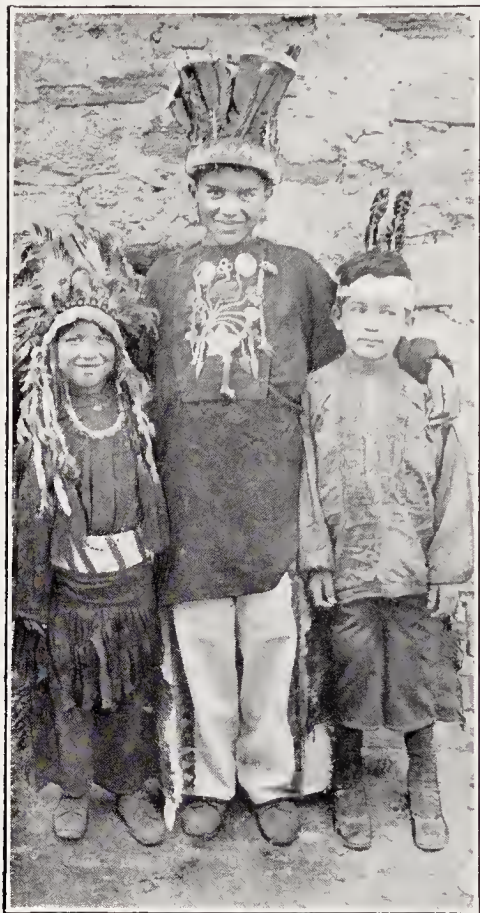
indiennes à Ottawa. Bien que protestant, il comprit que des religieuses seules feraient donner aux écoles leur plein rendement. Il s'en ouvrit à Mgr l'archevêque de Montréal qui proposa l'œuvre aux Sœurs de Sainte-Anne. La proximité de Lachinc et de Caughnawaga faciliterait l'entreprise. Le plus difficile était de faire agréer aux Iroquois des religieuses en costume. Car, par une aberration inexplicable, ils n'en voulurent jamais chez eux; c'était comme un dogme: « Pas de Sœurs à Kahnawake! »

Aussi lorsque le projet, déjà arrêté en principe, vint à s'ébruiter, au mois de mai 1914, ce fut un étonnement d'abord, une stupeur: on ne voulait pas y croire. La nouvelle se confirmant, la colère éclata: réunions tapageuses, discours, menaces, requêtes portant des centaines de noms, délégations à Ottawa. On put craindre un moment que le gouvernement céderait devant l'orage. Mais, mieux informé par le Supérieur de Kahnawake, alors le regretté P. Gras, il se ressaisit bientôt et fit entendre aux intéressés qu'il fallait plier.

Le 7 janvier 1915, jour à jamais béni, les bonnes Sœurs traversaient le fleuve et s'installaient dans un logis provisoire, en attendant la résidence que le Département leur ferait construire. Leur prise de possession des écoles se fit dans le plus grand calme. Et tout de suite, elles gagnèrent le cœur des élèves. Ce fut une merveille. Garçons et filles couraient aux écoles avec un entrain qu'on ne leur avait jamais connu. De retour à la maison, leurs petites langues ne cessaient de proclamer les faits et gestes, la bonté, l'amabilité des Sœurs: des enfants, l'affection passait insensiblement aux parents. Bref, l'affluence des élèves fut si grande et si persévérante qu'il fallut sectionner toutes les classes.

Mais l'Iroquois est aussi enfant que l'Odjibwé. Il passe d'un sentiment à l'autre avec la plus parfaite désinvolture. Lorsqu'il fut question de bâtir une maison pour les religieuses, ce qui restait de fiel au fond des cœurs se réveilla soudain. Le sabbat reprit de plus

belle, tant et si bien qu'un plébiciste, arraché au gouvernement, se prononça contre la construction. Les Sœurs étaient à ce moment-là à faire leur retraite annuelle à Lachine. Leurs adversaires crurent naïvement qu'elles ne



TROIS DESCENDANTS DE CES TERRIBLES IROQUOIS

reviendraient jamais.

Imaginez leur ahurissement lorsqu'ils les virent regagner paisiblement leur logis, non point seules mais accompagnées de plusieurs mères de famille iroquoises, qui étaient allées les chercher à Lachine et les ramenaient triomphantes. Cette leçon porta ses fruits: peu de temps après, il fallut bien établir les maîtresses dans une habitation convenable. Comme il ne pouvait être encore question de construire, on proposa de choisir une maison vacante, au bord du fleuve. La permission fut donnée. Lorsque les Sœurs y pénétrèrent, elles crurent

entrer dans un 'paradis, tellement leur demeure était préparée, ornée, fournie de toutes les améliorations modernes.

Il y avait alors, à Caughnawaga, une école protestante qui, faute d'enfants protestants en âge de la fréquenter, attirait à elle quelques élèves catholiques. L'inspecteur du gouvernement s'en aperçut et la fit

fermer. Bien plus, il la céda, l'année suivante, aux Sœurs de Sainte-Anne pour en faire une nouvelle école catholique. De sorte que, aujourd'hui, elles dirigent les six écoles de la paroisse, dont la fréquentation scolaire est de 575 élèves.

Il y a une ombre au tableau: une septième école — petite école protestante — a surgi depuis un an. Et qui pis est, elle rappelle une apostasie et la prolonge. L'un des hommes influents du village convoitait une maison. Le gouvernement l'acheta, la restaura et en fit la résidence des Sœurs. De là, colère de l'individu: il se déclara protestant et entraîna à sa suite une dizaine de mauvaises têtes. Quelques autres s'ajoutèrent, un peu plus tard, au groupe dissident: parce que le missionnaire, le P. Lacouture, avait déclaré que les paroissiens n'étaient pas les maîtres à l'église, libres de faire tel changement, d'empêcher tel autre, de tracasser indéfiniment l'administration; mais que, là où il n'y a pas de marguilliers (c'est le cas de la réserve), le maître est le curé sous la direction de son évêque. Pour enfoncer cet axiome dans la tête de ses ouailles, le Père avait dû parler ferme et agir de même.

A cette secousse de l'arbre, les fruits piqués tombèrent. Et c'est mieux ainsi: l'arbre n'en reste que plus beau et plus sain. Ceux qui sournoisement faisaient la guerre au curé sont maintenant des adversaires reconnus. Protestants, ils protestent; mais déjà leur voix a perdu de son influence. L'esprit de la réserve est partout meilleur, la piété moins distraite, les âmes plus sereines et plus confiantes.

La population totale de la mission est aujourd'hui de 2,630 âmes, dont 2,600 catholiques et 30 protestants. Parmi les 2,600 catholiques, il y a 300 Canadiens français, établis sur des fermes louées. La plupart des Iroquois préfèrent à la culture du sol le travail chez les blancs, surtout dans les usines métallurgiques à Lachine, à Montréal et un peu dans toutes les villes du Canada.

Ces rapports avec les blancs, joints à l'éducation qui pénètre de plus en plus la masse, de même encore le fait de n'avoir plus de *Chef* officiel, mais d'être régis, depuis 1890, par les lois municipales avec maire et conseillers, préparent peut-être les voies à l'affranchissement de la tribu. Mais c'est là une question délicate, complexe, sur laquelle les avis sont très partagés. Nous ne faisons que l'indiquer.

Avec la réserve iroquoise de Caughnawaga se clôt l'étude des missions actuelles de la Compagnie de Jésus au Canada.

Pour en donner une dernière vue d'ensemble, alignons ces quelques chiffres :

Odjibwés : 8,937 ; catholiques : 7,600 ; protestants : 1,210 ; païens : 127.

Iroquois : 2,630 ; catholiques : 2,600 ; protestants : 30.

Total, Odjibwés et Iroquois : 11,567 ; catholiques : 10,200 ; protestants : 1,240 ; païens : 127.

Chrétientés ou stations, 92 ; paroisses ou quasi-paroisses, 16 ; églises ou chapelles, 50.

Religieux S. J., 35 ; dont 19 prêtres, 3 scolastiques, 13 frères coadjuteurs. Quelques-uns de ces religieux ont été nommés au cours de notre récit. Combien d'autres, vétérans décédés, ou encore vivants, n'y ont point trouvé place et dont il est permis de dire, avec saint Paul faisant allusion à ses collaborateurs, *quorum nomina sunt in libro vitae*, leurs noms sont dans le livre de vie !

Maîtres d'école religieux, 2 ; laïques, 2.

Religieuses 44 ; maîtresses d'école religieuses 34 ; laïques 23.

Écoles n'admettant que des catholiques 27. Élèves de ces écoles, garçons et filles, 1,509.

Écoles mixtes (catholiques et non-catholiques) 15. Élèves catholiques 123 ; non-catholiques 130.

Naissances (année 1923) 431; décès 203. D'où l'on voit, contrairement à l'opinion de plusieurs, que la population indienne de ces missions ne diminue point, qu'elle augmente plutôt, bien que lentement.

NOTE SUR LA MISSION D'ALASKA

Qu'on nous permette ici de donner un souvenir à la mission d'Alaska, qui appartient pendant cinq ans à la province du Canada.

Le décret du T. R. P. Général qui, le 7 juin 1907, faisait de la *Mission* du Canada une *Province*, attribuait en même temps à la nouvelle province la mission d'Alaska. Celle-ci relevait auparavant de la province de Turin.

Dès 1900, un Jésuite canadien, le P. Jules Jetté, s'était voué à la dure mission alaskaine. Deux autres le suivirent bientôt, PP. Bellarmin Lafortune et Edward Devine, ainsi que deux frères coadjuteurs, FF. Eugène Lefebvre et Alphonse Lemire.

L'année du décret, 1907, le P. Joseph Chapdelaine et le P. Charles Vandriessche se rendent, l'un à St. Michael, l'autre à Fairbanks. En 1908, la mission salue l'arrivée de trois prêtres et de deux frères, PP. Joseph-A. Desjardins, Hormisdas Ferron et John Forhan, FF. Alexis Dugas et John Clancy. Le personnel de la mission s'enrichit, pendant les trois années suivantes, de deux scolastiques, FF. Léon Sigouin et Onésime Lacouture, et de cinq frères coadjuteurs, FF. Édouard Alarie, Théophile Rousseau, Ulric Paquin, Omer Demers, Joseph Côté.

Mais voici qu'en 1912, le T. R. P. Général, faisant une nouvelle distribution de territoires, assignait à une province plus rapprochée de l'Alaska — la Californie — la mission confiée pour un temps au Canada.

La province canadienne avait envoyé huit prêtres, deux scolastiques et neuf frères coadjuteurs. Ils s'étaient dépensés généreusement dans les principales résidences:



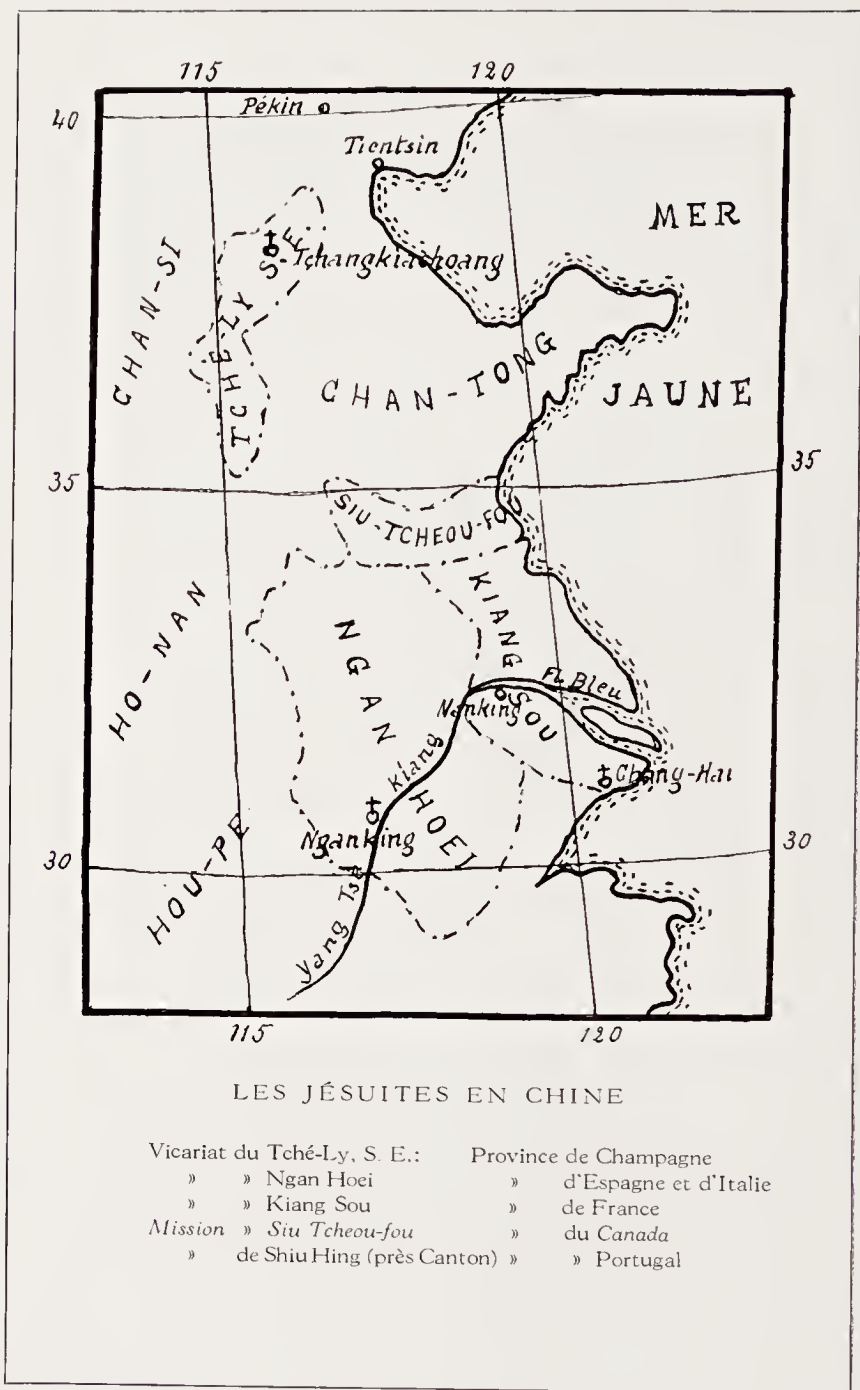
DANS LES NEIGES DE L'ALASKA

de l'est à l'ouest, Fairbanks, Tanana, Kokrines, Nulato, Koserefsky, Akularak, St. Michael, Nome à l'entrée du détroit de Behring, les reçurent quelquefois seuls, d'autres fois mêlés aux anciens et dévoués missionnaires de la province de Turin. Trois frères coadjuteurs succombèrent à la tâche, les FF. Lefebvre, Paquin, Lemire.

Lors du retour des Pères et Frères au Canada, trois Pères et un Frère demandèrent à continuer leur apostolat auprès des Den'as et des Esquimaux: les PP. Jetté, Lafortune, Forhan et le F. Alaric.

L'Alaska était pour la province du Canada une véritable *mission étrangère*. La province ne pouvait rester longtemps sans en obtenir une autre. Voici en effet que la Providence lui en prépare une plus importante encore que la première.

Nous lui consacrerons nos dernières pages.



CHAPITRE SEPTIÈME

LA MISSION DE CHINE

Le Céleste Empire d'autrefois, descendu au rang d'une banale république sublunaire divisée par surcroît contre elle-même, n'en demeure pas moins un peuple immense de plus de quatre cents millions d'âmes. Et ces âmes qui incessamment naissent, vivent et meurent, ont été rachetées, comme toute âme venant en ce monde, par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Encore faut-il que ce sang divin leur soit infusé, pour les régénérer et les faire enfants de Dieu et de la sainte Église.

Comme on pouvait s'y attendre, l'Église de Jésus-Christ s'y est appliquée. Elle avait devant elle un bloc gigantesque de marbre que plusieurs statuaires devaient attaquer de différents côtés à la fois, ou encore, un immense champ inculte que des ouvriers de toutes les heures allaient se partager. Depuis le dix-septième siècle (pour ne rien dire des essais intermittents qui précédèrent) jusqu'au vingtième, ça été et c'est encore l'œuvre des prêtres des nations chrétiennes, religieux et séculiers, Franciscains, Dominicains, Jésuites, Lazaristes, Augustiniens, prêtres du Séminaire des Missions-Étrangères, Frères Maristes, et un bon nombre de communautés religieuses de femmes; prêtres, religieux et religieuses aidés par un clergé et des vierges indigènes qui se font de plus en plus nombreux.

Héritier de cette flamme d'apostolat qui fait de notre mère-patrie l'apôtre du monde, le Canada français ne pouvait se tenir à l'écart d'un semblable mouvement. Il y a vingt ans, un institut de femmes se fonda à Montréal sous le nom de « Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception ». Son but principal était précisément la propagation de la foi en pays infidèles, notamment en Chine. Trois fondations y sont déjà faites.

Les femmes, cette fois, avaient pris les devants. Les hommes suivirent. Un projet de Séminaire canadien des Missions-Étrangères se fit jour et peu à peu prit corps. En 1922 la pierre angulaire de l'édifice était posée; en 1924 le séminaire était solennellement béni et ouvert à quinze séminaristes.

Au cours de l'année 1842, la Compagnie de Jésus, en même temps qu'elle revenait au Canada, retournait en Chine. La province de Portugal, celle de Turin, deux provinces d'Espagne et deux de France y développèrent rapidement de belles œuvres. Des correspondances s'échangeaient entre les missions françaises et le Canada. L'idée d'un départ pour la Chine germa dans le cœur d'un scolastique, F. Paul Gagnon et d'un jeune prêtre, P. Édouard Goulet. Ils partirent en 1918. Fait prêtre depuis, le P. Gagnon est missionnaire au Tchély-Sud-Est, territoire de la province de Champagne. Le P. Goulet, après cinq années de séjour en Chine, a été appelé à Rome et fait secrétaire des Missions de la Compagnie de Jésus. Le branle était donné. Trois scolastiques, FF. Édouard Côté, Auguste Gagnon et Georges Marin, partirent en 1920: ils entraient dans la province de France, dont le champ d'action est le Kiang-Sou.

En 1924, un grand changement survint dans la province canadienne. Elle était divisée en deux: à l'ouest la vice-province anglaise du Haut-Canada, à l'est la province française du Bas-Canada. La vice-province prenait les missions sauvages de l'Ontario, que les Jésuites canadiens-français avaient jusque-là fondées, formées et développées avec le zèle que nous n'avons fait qu'entrevoir: Quelle mission auraient-ils maintenant? Car il leur en fallait une, certes. Le 27 juillet 1924, le T. R. P. Général annonçait la bonne nouvelle, *laetum nuntium*: la mission chinoise de Siu-tcheou-fou était destinée à la province du Bas-Canada; elle lui serait attribuée définitivement aussitôt que le nombre des missionnaires et l'expérience des choses de Chine seraient

suffisants; jusque-là, les Pères et Frères canadiens travailleraient sous la conduite des Pères de France. Sans tarder, le P. Louis Lavoie, le scolastique Armand Proulx et le frère coadjuteur Aza Souigny, s'offrirent au R. P. Provincial. Le 9 octobre, ils étaient à Vancouver, montaient sur l'*Empress of Canada* et cinglaient vers la ville de Chang-hai.

Le territoire choisi, le Siu-teheu-fou, appartient à la mission de Nankin de la province de France et se trouve dans la partie nord de la mission. Il en-

lève cinq millions de Chinois aux trente-quatre millions du Kiang-Sou. Sur ces cinq millions, 46,960 sont des chrétiens et 13,750 des catéchumènes, chrétiens et catéchumènes répandus dans 152 chrétientés. Ajoutons que 83 écoles de garçons donnent l'enseignement à 2,240 élèves, dont 1,500 catholiques et 740 païens; 28 écoles de filles sont fréquentées par 1,378 élèves, dont 1,262 catholiques et 116 païennes.

Quarante-six mille chrétiens sur cinq millions d'âmes païennes, quelle œuvre en perspective! *Opus grande est...*

Et si nous jetons un regard sur l'ensemble du christianisme en Chine, nous trouvons une population catholique de deux millions deux cent seize mille âmes, noyée dans une masse de quatre cents millions d'idolâtres! C'est le cas ou jamais de revenir à la charge et de supplier le Maître de la moisson d'envoyer de nombreux ouvriers à ces missions lointaines, Chine, Japon, et tous



NOS FUTURS CATÉCHISTES CHINOIS

ces peuples infidèles qui attendent encore la bonne nouvelle de la Rédemption.

Cette prière ardente, universelle, devra percer le ciel, pénétrer jusqu'au trône de Dieu. D'autant qu'elle montera de tous les cœurs en une année jubilaire, *année sainte, année apostolique* aussi, symbolisée à Rome par la grande Exposition Vaticane des missions du monde catholique.

BIBLIOGRAPHIE

Les sources de cette histoire sont de deux sortes: les unes privées, comme certains recueils de lettres édifiantes et de mémoires, de plus les *Lettres annuelles* de la *Mission* puis de la *Province* du Canada, de 1843 à 1924; les autres publiques, et ce sont:

Le Messager Canadien du Sacré Cœur, 1892-1924, passim.

Rapport de l'Association de la Propagation de la Foi pour le district de Montréal (1851-52-53. Trois lettres du P. Frémiot, S. J.).

FORBES (abbé G.). — *Almanach iroquois pour l'année 1900*. Montréal.

REZEK (Rev. Ant. Iv.). — *History of diocese Sault Ste. Marie and Marquette*. Houghton, Mich. 1906. 2 vol.

LECOMPTE (P. Ed., S. J.). — *Les Jésuites du Canada au XIX^e siècle*, t. I. Montréal, 1920.

DEVINE (Rev. E. J., S. J.). — *Historic Caughnawaga*. Montréal, 1922.

TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	1
CHAPITRE I. — Aperçu général des missions.....	3
CHAPITRE II. — L'Ile Manitouline.....	15
CHAPITRE III. — Autour de la baie Georgienne.....	27
CHAPITRE IV. — Du lac Nipissing à Michipicoton.....	34
CHAPITRE V. — Au nord et à l'ouest du lac Supérieur.....	47
CHAPITRE VI. — La mission iroquoise de Caughnawaga.....	61
Note sur la mission d'Alaska.....	69
CHAPITRE VII. — La mission de Chine.....	73
Bibliographie.....	77

Date Due

[illegible]

F 5062.5 .L431
LeCompte, Edouard, 1856-1
Les missions modernes de la Co 010101 000



0 1163 0188646 5
TRENT UNIVERSITY

F5062.5 .L431
LeCompte, Edouard
Les missions modernes de la
Compagnie de Jésus au Canada
(1842-1924)

DATE

ISSUED 04 15 1974

217574

